



La mise en pratique du  
féminisme au sein du  
couple hétérosexuel :  
comment appliquer l'égalité  
au quotidien ?

Corentin SIMON

Mémoire de 4ème année

Séminaire Identités et Mobilisations

Sous la direction de : Mme Dominique MALIESKY

2015-2016



---

## ***Remerciements***

---

Je tiens tout d'abord à remercier ma directrice de mémoire, Mme Dominique Maliesky, pour ses conseils avisés, sa disponibilité et l'intérêt qu'elle a porté à ce travail de recherche. Je souhaite également remercier M. Christian Le Bart pour le suivi de mon travail et les orientations qu'il a pu y apporter, ainsi que Clémentine Comer, ancienne étudiante du séminaire Identités et Mobilisations, avec qui j'ai pu échanger à propos de mon sujet de mémoire.

Je tiens à exprimer ma reconnaissance envers les personnes rencontrées dans le cadre de ce mémoire, sans qui celui-ci n'aurait pas été possible. Par leur enthousiasme et leur disponibilité, les membres des couples que j'ai eu l'occasion d'interroger dans le cadre des entretiens m'ont beaucoup apporté. Grâce à leur confiance, j'ai à la fois pu faire progresser ce travail de recherche et enrichir mes connaissances personnelles.

Mes remerciements sont également adressés aux responsables des réseaux qui m'ont permis de contacter les enquêté-e-s : les personnes qui gèrent la page Facebook de l'association féministe George Sand et celles qui organisent le réseau d'étudiants et chercheurs féministes EFiGiES. Sans elles, cette démarche aurait été beaucoup plus compliquée et mon travail de recherche compromis.

Un grand merci à mes proches qui ont fait l'effort de relire et de commenter mon travail : mes parents, Apolline, Clément et Salvade. J'ai également une pensée pour mes colocataires qui ont partagé avec moi l'expérience particulière qu'est la rédaction d'un mémoire, Louis et Lucile. Cette dernière a d'ailleurs été une grande source d'inspiration pour mes réflexions sur le quotidien et les problématiques de la vie de couple, me permettant de développer des idées concrètes pour mon sujet d'étude.



## Sommaire

INTRODUCTION .....	6
I. LE FEMINISME, UN MODE DE VIE GUIDE PAR L'EGALITE FEMME-HOMME .....	15
II. CONFRONTER L'IDEE D'EGALITE AVEC LA VIE DE COUPLE : UNE APPLICATION QUOTIDIENNE AMBIGUË .....	31
III. LE POIDS DES ROLES GENRES : UN APPRENTISSAGE A LA FOIS ADMIS ET REPROUVE .....	55
CONCLUSION .....	76
BIBLIOGRAPHIE .....	79
ANNEXES .....	82

# Introduction

---

Arrivées relativement récemment en Europe et en France, les *gender studies* se sont imposées comme un domaine de recherche par lequel les sociologues d'orientation féministe peuvent transmettre leurs idées et les résultats de leurs travaux. Le genre, qui désigne ce qui relève de la différenciation sociale entre les deux sexes, est en effet une variable qui permet de souligner la division sexuelle des tâches construite et maintenue par la société (Boudon, Besnard, Cherkaoui et al. 2012, p.108). Elle participe donc à développer la thèse féministe qui dénonce une distribution inégale du pouvoir et des ressources entre femmes et hommes, en lien avec les symboles associés aux deux sexes et à leurs relations (*ibid.*). Le féminisme est un mouvement social qui s'institutionnalise dès le XIXe siècle, et dont les actions pour améliorer la condition des femmes se retrouvent tout au long de l'histoire contemporaine. Cependant, si aujourd'hui les demandes du féminisme paraissent largement acceptées, elle ne sont pas pour autant satisfaites dans les faits (Boudon, Besnard, Cherkaoui et al., 2012, p.101-102). Le choix de ce sujet de recherche est ainsi la conséquence de mon intérêt particulier pour les thématiques qu'approche le féminisme, et d'une volonté de mettre en lumière sa présence dans la vie de tous les jours.

L'idée d'aborder le sujet du féminisme vient d'une volonté de ma part de participer à une forme de démythification de ce mouvement, rarement mis en valeur dans les médias. Les nombreux préjugés et représentations erronées qui entourent les mouvements féministes et ses acteurs sont des phénomènes qu'il me tient à cœur de déconstruire grâce à mon investissement envers cette cause. Surtout, effectuer un travail de recherche sur cette thématique m'est apparu comme une opportunité d'enrichir ma connaissance sur ce sujet. D'une part, découvrir le monde des chercheurs féministes et leurs multiples publications : malgré leur caractère relativement récent, les thèmes du féminisme et des études de genre en sciences sociales possèdent une richesse documentaire indéniable qui m'a permis de beaucoup apprendre sur ces sujets. D'autre part, aller à la rencontre d'individus qui se revendiquent féministes me semblait le meilleur moyen de faire progresser ma réflexion sur ce mouvement : comme je l'ai découvert progressivement, il n'existe pas une définition immuable du féminisme mais des féminismes. Alors, quoi de

mieux que d'entrevoir directement des modes de vie qui témoignent de la diversité dont le féminisme se réclame.

L'idée de faire mon mémoire sur la mise en pratique du féminisme a germé dans mon esprit il y a plusieurs mois, avant le début de cette année universitaire. Ma principale motivation était de rendre compte de cette diversité de façons d'être féministe, observées depuis longtemps à travers les médias et mes lectures. C'est en parcourant le site internet féministe *madmoizelle.com* que m'est venue l'idée de développer les oppositions qui peuvent apparaître entre les principes qui découlent de convictions féministes et les actes que chacun performe au quotidien. Sur ce site internet, un article sur le sexisme en politique va pouvoir côtoyer une brève qui renseigne un lien vers une vente de sous-vêtements affriolants à prix réduits, et un témoignage sur le harcèlement de rue va être publié à la suite de photos d'un acteur dénudé à propos desquelles les internautes vont débattre du niveau de sex-appeal. Je n'avais alors jamais prêté attention à cela, mais se pourrait-il que l'association d'une défense active des droits des femmes et l'expression d'une vision très convenue du féminin ne puissent pas coexister en totale harmonie ? M'interrogeant sur mes propres tiraillements, j'ai donc développé une première idée de sujet : celle des personnes féministes qui sont engagées sans pour autant bouleverser leur façon d'être, et la manière dont elles forgent leurs convictions en parallèle d'un mode de vie qui ne s'inscrit pas en marge du reste de la société. Après quelques recherches, je découvre les termes de féminisme « modéré » (Beasley, 1999, p.51) et « ordinaire » (Bard, 2012, p.262), qui semblent correspondre à l'orientation que je souhaite prendre. Après avoir exposé mon idée à Mme Maliesky et M. Le Bart, ces derniers me réorientent vers le cadre du couple pour développer ce projet. J'ai rapidement accepté et confirmé cette piste : la thématique du couple met une borne à mon sujet jusqu'alors trop vaste, et offre un schéma dans lequel les interactions entre les partenaires permettent d'observer de multiples pratiques en lien avec d'éventuels principes féministes. Cette redéfinition, ou tout du moins cet ajout à mon sujet initial est idéal car il paraît détenir un potentiel intéressant en matière de situations paradoxales liées à des convictions féministes, ce qui est l'objet recherché. De plus, cette orientation définitive m'apparaît comme limpide au vu de ma situation personnelle : je me considère moi-même proféministe<sup>1</sup> et suis engagé dans une relation de couple avec une femme, ce qui me permet de trouver facilement

---

<sup>1</sup> Définition à suivre en page 18

l'inspiration pour dégager mes premiers axes et interrogations en vue des recherches et des entretiens.

Après cette définition progressive de mon objet de recherche, mon terrain de recherche pour ce mémoire s'avère à première vue se composer de couples de personnes féministes, mais un travail d'approfondissement s'impose. Tout d'abord, mes recherches préliminaires me mènent à remarquer que les ressources documentaires concernent en particulier les couples hétérosexuels : le facteur du sexe et du genre des personnes interrogées ne peut être négligé. Ce mémoire étant mon premier travail de recherche, je choisis donc de limiter mon objet aux couples hétérosexuels, pour des raisons de temps et pour garantir une certaine cohérence à mon enquête. Une démarche similaire ayant pour objet les couples homosexuels ferait un intéressant sujet de mémoire, j'estime donc ne pas pouvoir intégrer les deux dans cette enquête. Ensuite, je reviens sur le constat fait précédemment selon lequel le féminisme peut prendre plusieurs formes, se retrouver à travers divers principes et être appréhendé différemment selon les individus. En me rappelant les approches hétérogènes du terme féminisme, souvent considéré avec ambiguïté (Aronson, 2015, p.156), j'estime que ma recherche a plus de chance d'aboutir si je ne me focalise pas exclusivement sur des individus en couple qui se considèrent féministes. En fonction de mon interprétation du féminisme, l'élément central de mon sujet est l'égalité entre les femmes et les hommes. Je vais donc m'intéresser aux personnes en couple qui sont convaincues par le principe d'égalité dans les relations entre femmes et hommes. Enfin, une dernière variable est celle de la parentalité : l'intégration d'un enfant au sein du ménage et la fondation d'une famille entraîne des conséquences en termes d'égalité dans la répartition des rôles entre l'homme et la femme (Surprenant, 2009). En parcourant le sommaire de l'ouvrage de Marie-Ève Surprenant, *Jeunes couples en quête d'égalité*, avec lequel mon sujet possède des caractéristiques communes, je constate que le chapitre sur l'égalité liée aux tâches qui concernent les enfants se situe à part des autres aspects du couple. Je décide donc de réduire mon objet aux couples sans enfants. Finalement, j'ajuste mon objet de recherche aux personnes qui font partie d'un couple hétérosexuel, sans enfant et féministes ou donnant une grande importance au principe d'égalité femme-homme.

Si je favorise le ciblage de personnes sensibilisées par l'égalité femme-homme plutôt qu'exclusivement féministes, c'est aussi pour regrouper une diversité de situations et d'approches des contradictions. Auparavant extrêmement actif, le mouvement social et politique mené par les féministes dans les années soixante-dix a selon Christine Delphy décliné en partie à cause de la difficulté pour certaines femmes de combiner un engagement dans le féminisme radical, ses principes et la vie quotidienne en couple dans une société profondément inégalitaire (Tissot, 2015). De mon côté, je souhaite également aborder les obstacles que rencontrent les personnes qui ont des convictions féministes moins affirmées voire qui ne se reconnaissent pas dans ce mouvement, se concentrant uniquement sur des rapports égalitaires en dehors de toute pensée institutionnalisée. Pour cela, j'ai donc pris soin lors de mes entretiens de laisser les enquêté-e-s définir eux-mêmes le concept de féminisme et exprimer leur vision du mouvement, permettant de mettre en perspective leurs propos vis-à-vis des thèmes évoqués. Ce qui m'intéresse avant tout est d'analyser le processus par lequel ces obstacles sont traités, qu'ils soient en lien avec un engagement féministe ou des convictions égalitaires, puisque ces dernières sont le dénominateur commun à toutes les personnes interrogées.

Le couple est une « cellule de base » qui génère des modèles et des rôles sexuels (Surprenant, 2009, p.11) très prégnants, des normes ancrées dans nos représentations qu'il est difficile de changer radicalement. Or la perspective d'égalité entre la femme et l'homme dans cette entité suppose une relative remise en question de ces modèles et ces rôles, selon la façon dont les personnes concernées les entendent. C'est en passant à la mise en pratique, suite à un travail de redéfinition de rôles, que les premiers obstacles apparaissent, tout en sachant que les individus qui participent à mon enquête sont cisgenres (leur genre assigné à la naissance correspond à leur corps et leur identité personnelle). A partir de cette donnée, il s'agit d'interroger l'approche que l'on a de son identité de genre, pour ensuite étudier comment mettre en place une égalité entre deux personnes de genre différent, se référant à des codes différents. En effet, l'enjeu de ma recherche réside dans la manière dont une personne va transposer son idéal d'égalité dans ses actes au quotidien, et dans le cadre très normé du couple hétérosexuel.

Les personnes interrogées sont plus ou moins conscientes de ce paradoxe, mais il est assez présent chez celles qui sont féministes, en particulier les femmes. Cela prouve une certaine ambivalence entre le fait d'être féministe et de vivre en couple. Si les années

soixante-dix ont été marquées par le Mouvement de Libération des Femmes, les personnes interrogées correspondent à la « troisième vague » du féminisme, celle qui adapte sa mobilisation pour capitaliser sur les acquis de leurs aînées, concernant notamment le droit à la contraception et à l'avortement. Il s'agit d'une génération qui a connu la mixité dès sa plus jeune enfance, incluant donc dans sa réflexion féministe la possibilité de luttes dans la mixité, et se constitue sous le signe de la diversité (Bard, 2012, p.174). Ainsi, la quasi-totalité des enquêté-e-s est âgée de moins de vingt-six ans, ce qui correspond à cette troisième vague en termes de repères générationnel et féministe, et leur confère une certaine définition de l'égalité et de la nature des relations entre femmes et hommes.

Ma réflexion, tout au long de ce mémoire, se développe parallèlement à certains concepts découverts au cours de mes lectures, qui me permettent de structurer mon travail d'enquête. Pour encadrer la définition de l'égalité qui concerne les personnes interrogées, la notion d'idée égalitaire est centrale (Kaufmann, 2014). L'égalité est un concept puissant, qui, bien que pas toujours appliqué, agit comme un « impératif social » (Kaufmann, 2014, p.162) obligeant à se justifier par rapport à cette règle. De plus, cette notion introduit la distinction entre le principe et la pratique, l'idée d'égalité et sa réalité concrète. Ici, l'enjeu est d'observer comment se traduit en actes le principe d'égalité, capital pour les personnes rencontrées en entretien. Celles-ci, quasiment toutes nées dans les années quatre-vingt-dix, ne pourraient même si elles le souhaitent ignorer cette notion. Mais transposer l'égalité au niveau du couple n'est pas chose facile, et relève plutôt de l'utopie que d'une réalité effective (Welzer-Lang, 2007). En effet, en conséquence d'un idéal égalitaire, chaque élément du quotidien peut devenir source de débat. Souvent, les redéfinitions qui en découlent se transforment en « utopies conjugales [qui] ont des contours encore imprécis » (Welzer-Lang, 2007, p.42). Il est ainsi difficile de déterminer concrètement ce qui est recherché comme résultat de ce complexe travail de redéfinition lié à un bilan des rapports de domination. Cet objectif flou doit de plus composer avec des codes propres à chaque genre dont l'apprentissage accentue la polarisation des rôles au sein du couple : la socialisation différenciée des individus rend difficile la réduction des stéréotypes et la redéfinition des rôles précédemment évoquée. Ces « socialisations différentes à la virilité et à la maternité qu'on appelle plus généralement masculinité et féminité » (Welzer-

Lang, 2007, p.75) ont des conséquences importantes auxquels vont se heurter ceux qui tentent de les surmonter.

On entrevoit donc l'existence d'un conflit entre les différentes notions évoquées lorsqu'elles sont toutes présentes chez un individu. D'une part, une volonté revendiquée de tendre vers l'égalité la plus concrète possible, pour soi-même et son ou sa partenaire. D'autre part, la présence de représentations et l'intégration de rôles genrés via l'éducation et les autres modes de socialisation. Le couple se présente comme un microcosme où les multiples interactions entre les deux membres de sexe différent opposent la persistance d'attentes et de représentations de genre à une norme égalitaire relativement récente, qui régit désormais les statuts de la femme et de l'homme. Pour des individus sensibilisés à la question des droits des femmes, appliquer les principes qui découlent de cette norme apparaît comme une évidence et une nécessité. Cela semble ne pouvoir passer que par une déconstruction des rôles prédéfinis qui régissent les identités de genre féminine et masculine. En considérant l'ambivalence d'un individu chez qui coexistent des principes qui fondent les convictions féministes et ceux sur lesquels s'établissent les codes du couple hétérosexuel, profondément ancrés via une socialisation et des rôles genrés, il s'agira de voir comment l'interaction entre les principes et les actes quotidiens des membres du couple, a priori contradictoires, influence leur identité et leurs convictions féministes ou égalitaires ? De même, comment s'exprime l'égalité de façon concrète à travers les interactions entre ces deux individus ? Il s'agit de voir à quel point les personnes interrogées considèrent l'existence de rapports de domination au sein de leur couple, comment définissent-ils l'égalité entre les genres, et quelles conséquences ces deux aspects vont avoir sur la redéfinition du rôle de chaque membre du couple, sa nature et le moyen d'y parvenir. A travers ces questionnements, une trame de fond se dégage, mais celle-ci n'a rien de nouveau : l'égalité entre les sexes et les genres est-elle concrètement possible ?

Pour effectuer mon enquête de terrain, j'ai choisi de cibler en priorité des associations féministes, qui me semblaient être les sources les plus à même de me mettre en contact avec le public recherché. J'ai donc commencé par envoyer une annonce à plusieurs associations situées à Rennes. Deux me furent particulièrement utiles pour la suite de mon enquête : George Sand, l'association féministe de l'IEP de Rennes, qui m'a permis de rentrer en contact avec plusieurs personnes qui correspondaient au profil recherché et

dont le conjoint ou la conjointe était également intéressé-e par l'idée d'une entrevue ; Histoire du féminisme à Rennes (HFR), qui a pour but de transmettre l'histoire des luttes féministes à Rennes de 1965 à 1985, et dont une membre m'a permis de rentrer en contact avec l'association EFiGiES<sup>2</sup>. Celle-ci met à disposition une liste de diffusion pour étudiants, doctorants et chercheurs en Études Féministes, Genre et Sexualités. J'ai donc pu partager mon annonce sur ce réseau en ligne et contacter une autre grande partie des personnes au profil recherché. Grâce à ces différentes sources, j'ai pu réussir à organiser neuf entretiens en minimisant mes déplacements puisqu'ils ont eu lieu à Rennes et Nantes, les personnes rencontrées étant toujours très arrangeantes et flexibles à propos du lieu et de l'heure du rendez-vous.

Avec un peu de recul sur l'expérience des entretiens, je considère avoir affronté relativement peu de grandes difficultés. Cependant certains points m'ont poussé à m'adapter et faire ce que je pense être les meilleurs choix pour la réalisation de ce mémoire. Un premier obstacle fut de déterminer la nature des entretiens à tenir : interrogeant les membres d'un même couple, j'ai dû choisir la configuration dans laquelle j'allais les interroger. Idéalement, la meilleure organisation aurait été d'effectuer un entretien individuel avec chacune des personnes rencontrées, puis de faire un entretien avec les deux membres du couple réunis (ou inversement). Mais pour des raisons de temps et de disponibilité des enquêté-e-s, j'ai rapidement évacué la possibilité d'effectuer des entretiens individuels. Je me suis donc restreint aux entretiens avec les deux membres du couple, une situation que j'ai personnellement trouvée satisfaisante mais qui en matière de méthodologie et de recherche de l'objectivité a pu apporter un certain biais aux réponses des individus, possiblement influencés par la présence de leur partenaire. La seconde contrainte avec laquelle j'ai dû composer est la position des personnes interrogées par rapport au féminisme. Bien qu'un large spectre de niveau d'engagement féministe soit une variable que je recherchais, j'ai rencontré des personnes qui rejettent toute proximité avec le concept de féminisme. Etant donné que le facteur principal recherché et commun à tous les enquêté-e-s est une forte conviction en l'égalité entre femmes et hommes, cette particularité demeure recevable et intéressante pour ma recherche. Il a néanmoins fallu que j'adapte ma grille d'entretien et ma façon d'analyser quelques-unes des réponses obtenues, la perspective féministe ne pouvant s'appliquer à ces cas précis. Enfin, les

---

<sup>2</sup> Association de Jeunes Chercheuses et Chercheurs en Études Féministes, Genre et Sexualités

entrevues révélèrent peu de mauvaises surprises, à l'exception d'une rencontre dans un café provoquant la réaction d'une cliente à la table voisine, me rappelant que parler de sexualité dans un endroit public demeure un tabou encore très présent dans notre société.

Le panel de personnes interrogées possède également certaines particularités qu'il convient de souligner. Ayant ciblé des populations sans enfant et utilisant des réseaux principalement étudiants, mes entretiens se sont tenus en grande majorité avec des individus qui effectuent ou ont effectué un parcours étudiant : sur les dix-huit personnes interrogées, seize sont dans cette situation, dont quatorze concernés par des études en sciences politiques ou sociales, tandis que treize d'entre eux sont encore étudiants. La moyenne d'âge des enquêté-e-s est de vingt-trois ans, et seize sont âgés de moins de vingt-six ans. Enfin, huit personnes rencontrées font ou ont fait des études et/ou de la recherche en sociologie. Durant la majorité des entretiens, les personnes interrogées, en particulier les dernières citées, se sont montrées peu avares en réflexions sur leur propre comportement et mode de pensée, et ont même parfois analysé leurs propres commentaires d'une manière me poussant presque à les faire participer à la rédaction de ce mémoire. Evidemment, je me suis démarqué autant que possible de ces réflexions, aussi pertinentes soient-elles, mais le fait est que mes entretiens se sont déroulés avec des personnes intéressées par mon sujet de recherche, ce qui a rendu le déroulement des entrevues d'autant plus agréable. La dernière particularité de ces entretiens est qu'ils se déroulaient avec les deux membres d'un couple : à la vue de mon sujet, qui traite notamment des contradictions que possèdent les personnes en lien avec le traitement de l'égalité femme-homme, la présence de son ou sa partenaire peut se révéler inhibant et altérer l'objectivité des réponses apportées. Malgré la bonne volonté que j'ai souvent pu remarquer chez ces personnes de manière générale, j'ai donc pris à cœur de jouer ce rôle d'investigateur, en insistant le plus possible lorsque certaines réponses s'avéraient trop vagues ou dissimulaient certains détails, de façon volontaire ou non. Enfin, je tiens à signaler que ce mémoire n'exprime en aucun cas un quelconque jugement de valeur sur les pratiques de chaque personne et couple interrogé : en tant que jeune chercheur et possédant le même profil que les individus interrogés, mon objectif est avant tout de réaliser un premier travail de recherche en sciences sociales avec humilité et la volonté d'apprendre, mettant en avant une problématique qui me tient à cœur et éveille mon intérêt au quotidien.

A la suite de ces entretiens, plusieurs pistes se dégagent pour développer une trame répondant aux problématiques soulevées précédemment. Parvenir à l'égalité au sein du couple apparaît comme un objectif explicite, qu'il soit considéré réaliste ou non. L'égalité est un dénominateur commun à toutes les personnes rencontrées, mais son approche est variable. Ce constat est aussi valable pour leur socialisation, qui influence leurs représentations des genres masculins et féminins. Pour analyser l'articulation de ces deux notions chez les individus féministes ou égalitaristes et le processus d'application au quotidien de leurs principes, je vais chercher à montrer que l'égalité entre les genres représente l'essence des convictions féministes (I), mais que sa mise en pratique au quotidien s'avère complexe dans le cadre particulier du couple hétérosexuel (II), car elle se heurte à l'embarrassant héritage que représente l'apprentissage des rôles genrés (III) .

---

# I. Le féminisme, un mode de vie guidé par l'égalité femme-homme

---

Dans cette première partie, il s'agit d'exposer la spécificité des convictions des personnes interrogées. Beaucoup se revendiquent féministes, un engagement qui leur permet de renégocier les rapports entre femmes et hommes dans tous les aspects de leur vie (A). Elles possèdent des convictions communes avec celles qui ne se considèrent pas féministes, à savoir la reconnaissance de l'égalité entre les genres comme principe de référence (B). Les valeurs féministes et le concept d'égalité se rejoignent donc, et forment des convictions que les individus en question vont pouvoir tenter de transposer au sein d'une relation de couple.

## A. L'impact du féminisme sur la vie quotidienne : une perspective nouvelle influencée par ses convictions

Le féminisme a permis de faire évoluer les comportements. Les convictions qu'il induit donne aux personnes concernées la capacité d'adopter une grille de lecture permettant d'appliquer ces principes au quotidien. Etre féministe, c'est ainsi agir pour garantir l'émancipation des femmes (1), mais également utiliser la grille de lecture féministe dans tous les domaines des relations sociales et en particulier les rapports entre femmes et hommes (2), ce que l'on constate avec l'exemple de l'approche féministe de la séduction (3).

### 1. Se revendiquer féministe : participer à l'émancipation des femmes à son niveau

Le féminisme possède diverses mouvances et manières d'interpréter les inégalités et les différences, mais quelle que soit la raison pour laquelle des individus vont se retrouver dans ce concept, leur point commun est le constat de l'existence des inégalités que subissent les femmes en raison de leur sexe et de leur genre. Pour les combattre, mener sa

réflexion ou ses actions dans le cadre d'un mouvement féministe paraît évident : qu'il s'agisse de simples convictions ou d'un engagement plus affirmé, le féminisme est un terme « utilisé pour qualifier l'aspiration à l'égalité des sexes » (Bard, 2012, p.13), et doit donc permettre la disparition de ces inégalités. En qualité de mouvement, le féminisme cible sa lutte contre les dominations sexistes (Trat, 2000) et a pour objectif de permettre l'émancipation des femmes face aux multiples formes d'oppressions qu'elles doivent affronter. Nathalie Heinich remarque ainsi une évolution similaire entre le processus d'émancipation des femmes et les mouvements féministes : selon elle, une « conscience accrue de l'injustice donne corps à la cause féministe et pousse à l'émancipation » (Heinich, 2003, p.105). S'impliquer de quelque manière dans la cause féministe développe une certaine connaissance des injustices dont il est question, et enclenche selon Heinich une dynamique de rejet de l'aliénation, de revendications féministes et l'accélération de ce processus d'émancipation. On retrouve ce schéma dans certains témoignages lorsque le thème de la découverte du féminisme est abordé. Pour Alexandra, « *au fur et à mesure j'ai lu, j'ai fait des recherches, et je suis devenue féministe comme ça. Donc forcément, j'avais pas mal de réflexions là-dessus et il y avait des choses qui me paraissaient intolérables* ». On voit ici que ses convictions se sont affirmées progressivement, la menant à ne plus tolérer certains faits, qu'elle acceptait auparavant. Cette évolution s'observe également d'un point de vue extérieur, comme le décrit son conjoint Léo, lui-même féministe « *en cours de formation* » : « *Tu as eu une sorte d'endurcissement de ta personnalité. En gros elle passe de "bisounours" à la "nana vénère" un peu ! (Rires)* ».

L'engagement féministe s'explique par la persistance des inégalités et le besoin de garantir et capitaliser les avancées obtenues par le passé, décisives pour l'autonomie des femmes. Si l'activité des associations et des militantes et militants perdure, c'est parce que « tout n'a pas été gagné » : le féminisme est en effet aujourd'hui « nécessaire pour faire avancer l'égalité des sexes, l'autonomie des femmes et la défense des "acquis" des années 1970 » (Bard, 2012, p.174). On observe chez les personnes féministes une volonté de mettre en place dans la vie de tous les jours ce qui est décelé grâce au féminisme : pour Léa, être féministe c'est « *essayer d'appliquer au quotidien ce besoin d'égalité* » ; pour Aurore, il s'agit de « *lutter au quotidien pour une égalité de traitement* ». Cette accentuation du caractère quotidien du besoin de mise en pratique des principes féministes illustre l'aspect inachevé des objectifs féministes, et justifie l'importance de

participer à cette lutte. S'investir aujourd'hui peut être vu comme d'autant plus nécessaire du fait du détournement de certaines avancées sociales. L'exemple de l'approche contemporaine de la sexualité montre à quel point les rapports de domination demeurent importants et l'autonomie des femmes limitée : la fameuse "libération sexuelle" évoquée dans de nombreux médias et ouvrages s'est en fait restreinte à une individualisation de la sexualité, ne permettant pas aux femmes de « s'affranchir des contraintes du passé et de parvenir à une égalité sexuelle avec les hommes » (Maruani, 2005, p.105).

Pour parvenir à supprimer ces phénomènes, l'intérêt de prendre parti pour le féminisme réside dans l'impact qu'il détient sur les individus à une large échelle : « Le féminisme se dissout parfois dans les individus, les influence, les incite à modifier certains de leurs comportements », y compris chez les hommes ou femmes qui ne se revendiquent pas spécifiquement féministes selon Bachmann (Gardey, 2011, p.86). Ce phénomène s'illustre à travers le fait que la totalité des personnes interrogées lors des entretiens, y compris celles qui ne se considèrent pas féministes, estime que l'égalité femme-homme au sein du couple hétérosexuel n'est pas respectée, et cite plusieurs exemples de secteurs où elle n'est pas non plus effective, notamment le monde professionnel, celui de la politique, ou l'éducation. Ce constat appelle à identifier les raisons de la pérennité de ces inégalités, dont une est le sexisme ordinaire, auquel se heurte la lutte contre les stéréotypes. A travers divers mécanismes, les représentations sexuées se transmettent sans qu'une prise de conscience générale ait lieu. Pour certaines et certains, adopter la grille d'analyse féministe a permis de réaliser l'importance de certains détails : « *Il m'arrivait parfois de faire des blagues à caractère machistes, maintenant c'est un truc qui ne m'arrive plus, je dirais que je ne suis plus vraiment tolérant pour tout ce qui ressort du sexisme en général* » (Dorian). On voit ici l'influence que peuvent avoir les connaissances liées aux convictions féministes, y compris chez les hommes. Cependant, Christine Bard estime que le bilan de l'investissement des hommes dans le féminisme contemporain est relativement modeste, et difficile à apprécier. Selon elle, la faiblesse de l'engagement féministe masculin contraste avec l'importance donnée à la parité (Bard, 2012, p.217). Pourtant, il est possible pour les hommes de participer à l'émancipation des femmes. Une solution est de s'attacher au processus de *disempowerment*, « c'est-à-dire de réduction du pouvoir qu'ils exercent sur les femmes individuellement et collectivement, et d'une mise à disposition pour les féministes, dont ils se constitueraient auxiliaires », en lien direct avec la notion

d'*empowerment*, traduit par « autonomisation » ou appropriation du pouvoir en français (Dupuis-Déri, 2008, p.153). Pour Francis Dupuis-Déri, cela peut passer par des aspects concrets tels que la répartition équitable des tâches ménagères, ce qui semble être confirmé par les réactions observées lors de mes entretiens : quatre hommes ont en effet cité la répartition des tâches ménagères ou domestiques lorsqu'il leur est demandé de nommer ce que représente pour eux l'égalité femme-homme au sein du couple. Néanmoins, du point de vue d'un homme, l'investissement dans le processus d'émancipation des femmes à travers le mouvement féministe peut difficilement s'effectuer à la même intensité que celui des femmes. Il est en effet peu probable de « croire que les hommes émanciperont les femmes en renonçant à leur pouvoir et à leurs privilèges » (Dupuis-Déri, 2012, p.156), ce qui explique que parmi les personnes rencontrées, moins d'hommes que de femmes se revendiquent ouvertement féministes. Surtout, l'ensemble des hommes féministes explique que leur approche du féminisme se développe différemment de celle des femmes : chacun se considère « *moins légitime* » (Dorian), estime ne « *pas pouvoir avoir la même vision des choses* » (Sacha) ou « *avoir le ressenti d'une femme* » (François). Ce point de vue est partagé par plusieurs femmes interrogées : Alexandra « *ne considère pas qu'un homme a la même place dans le féminisme qu'une femme* », une problématique que Mélanie résume ainsi : « *Sur la place des hommes dans les mouvements féministes : soit, mais avec quel rôle et pour y jouer quoi ?* ». Du côté des hommes, Sébastien, se référant à un terme évoqué par Patric Jean<sup>3</sup>, se revendique proféministe, marquant par ce mot une différence avec l'engagement féministe que peuvent avoir les femmes :

*« Le féminisme, je ne le vis pas dans ma chair comme peut le vivre une femme. (...) Je pense que l'investissement de la part d'un homme ne peut pas être aussi sincère que de la part d'une femme. (...) Je ne m'investis pas autant que Mélanie, et je ne suis pas sûr de comprendre tout aussi bien que peut le faire Mélanie, tout simplement parce que je suis un homme, et élevé en tant que tel ».*

Ce témoignage s'explique par la complexité du rôle de l'homme assumant ses convictions féministes, « problématique à la fois parce qu'il ne peut seul se départir de son statut de mâle et parce qu'il saura en certaines occasions, et surtout les plus contentieuses, agir comme un mâle et tirer profit de ses avantages de mâle » (Dupuis-Déri, 2012, p.152).

---

<sup>3</sup> Auteur et réalisateur, qui se revendique proféministe (JEAN, Patric. « En tant qu'homme, je ne suis pas féministe, peut-être proféministe ». Huffington Post [en ligne], 7 mars 2016 [consulté le 29 avril 2016] [http://www.huffingtonpost.fr/patric-jean/feministe-profeministe-journee-droits-femmes\\_b\\_9384132.html](http://www.huffingtonpost.fr/patric-jean/feministe-profeministe-journee-droits-femmes_b_9384132.html))

Les hommes peuvent donc participer à l'émancipation des femmes mais à leur propre niveau, d'une manière différente de celle des femmes.

## 2. Le féminisme comme véritable mode de vie, complexe et global

Il existe toujours une confusion autour du terme féminisme, qui regroupe à la fois une idée, un mouvement ou une conscience (Bard, 2012, p.262). C'est cet aspect imprécis mais transversal qui forge son influence sur la vie des personnes qui se reconnaissent dans ce terme. Bard évoque le terme de "féminisme ordinaire", présent au quotidien derrière chacun des actes effectués, pour faire transparaître le vaste niveau d'incitation du féminisme, une « attitude individuelle face à la vie, un refus des destins tracés et du conditionnement » (Bard, 2012, p.262). Parvenir à intégrer cet aspect global de la présence des idées féministes semble pouvoir s'effectuer de différentes manières. En étudiant les situations des femmes interrogées, certaines ont eu une prise de conscience progressive, convertissant en engagement féministe des convictions présentes dès l'adolescence, comme Morgane : « *Je viens d'une famille où on est que des filles, on a toujours été sensibilisées à la question des inégalités homme-femme, (...) je m'en suis toujours rendu compte. (...) La réalisation politique c'est vraiment au lycée, où on a accès à une littérature politique et sociologique* ». Pour d'autres, c'est un événement relativement récent, comme l'expérience du harcèlement, de propos sexistes ou de l'avortement, qui a provoqué une prise de conscience, les confrontant aux discriminations liées à leur genre et éveillant chez elles un intérêt pour la cause féministe : « *Je raconte toujours cette histoire parce que je crois que c'est ça qui m'a fait un gros déclic* » (Alexandra) ; « *Au moment où j'ai été obligée d'avorter, ça m'a beaucoup plus sensibilisé (...). Je me suis un peu plus rendue compte qu'en tant que femme, j'étais un peu infantilisée, qu'il y avait quelque chose de pas normal, et à partir de ça je me suis plus intéressée à ce genre de choses* » (Aline). Pour les hommes, une hypothèse de Dupuis-Déri semble se confirmer pour expliquer leur engagement féministe : tous ceux qui se revendiquent féministes mettent en avant l'influence de leur conjointe sur leurs convictions féministes, attestant que « ce serait toujours à la suite de confrontations par des féministes qu'un homme en vient à se penser proféministe » (Dupuis-Déri, 2008, p.160). Une fois sensibilisé, le point de vue féministe est également très prégnant chez certains des enquêté-e-s, et change la façon dont ils appréhendent les rapports sociaux : « *C'est quelque chose qui était loin d'être familier pour moi, mais on finit par comprendre*

*et voir qu'il y a des mécanismes qui ont été mis en place dans la société et qui ne paraissent pas évidents quand on est étranger à tout ça. Etre féministe, c'est aussi avoir un regard nouveau peut-être » (Léo).*

Cette globalité du féminisme dans les actions quotidiennes des personnes qui s'en revendiquent s'accompagne également d'une certaine complexité dans la façon d'appréhender la nature de cette influence. En effet, si les valeurs féministes sont similaires chez ceux qui se retrouvent dans ce terme, les situations auxquelles il faut appliquer ces valeurs sont multiples. La démarche féministe se retrouve donc « condamnée à la complexité » (Bard, 2012, p.263). Les débats sur les rôles et différences des sexes font partie de l'histoire du féminisme et ont encore lieu aujourd'hui : ceux-ci illustrent le manque d' « unité du "groupe" des femmes », et prouvent qu'il existe « des féminismes » (Perrot, 2011, p.9). Un exemple est la constance du débat entre universalistes et différentialistes, qui les divise entre une posture égalitariste considérant la différence des sexes comme un éternel instrument d'oppression des femmes et une posture différentialiste estimant que la libération des femmes passe par une reconquête et une affirmation de la spécificité féminine (Heinich, 2003, p.109). De manière générale, les personnes rencontrées en entretiens ont une approche qui correspond à l'approche universaliste, dénonçant toutes et tous l'essentialisation des différences entre les femmes et les hommes. Une position qu'Aurore revendique explicitement : « *Il y a toujours cette question entre le féminisme différentialiste et égalitariste... Moi je ne suis pas très fan du féminisme différentialiste, parce que je suis dans les études de genres* ».

Cette complexité des idées féministes se remarque d'autant plus que les personnes interrogées semblent se retrouver dans les récentes tendances féministes. Certaines paraissent correspondre à la description de la génération postféministe, ne se définissant pas féministes mais exprimant des idées féministes sans les identifier en tant que telles (Aronson, 2015, p.138). D'autres s'inscrivent dans le cadre d'une "troisième vague" du féminisme, prenant explicitement en compte la diversité et les identités multiples des femmes (Aronson, 2015, p.139). On retrouve par exemple chez Alexandra la volonté de reconnaître l'existence d'inégalités à plus grande échelle, lorsqu'elle définit le féminisme comme « *la lutte pour le droit des minorités, dans une vision plus large. Le droit des femmes mais aussi le droit des minorités. Juste le fait que les hommes et les femmes et les autres personnes soient vraiment considérés comme égaux, et pas comme un peu moins* ». Une

telle approche rejoint la vision du féminisme comme s'étant « toujours joint aux combats des autres minorités » (Maruani, 2005, p.82).

### 3. Féminisme et séduction : s'affranchir des « protocoles » genrés

La séduction est une pratique à laquelle les personnes rencontrées ont toutes, d'une manière ou d'une autre, été confrontées. Elle va ici nous servir à illustrer la façon dont la grille de lecture féministe s'applique à toute sorte de situation du quotidien, particulièrement lorsqu'un rapport social est induit.

Dans un environnement sous-tendu par l'individualisme libéral, où le désir est en jeu entre deux personnes de sexe et de genre différent, la séduction s'appréhende au-delà du simple consentement des partenaires (Fassin, 2012, p.57). Analysée dans le cadre plus vaste de la sexualité, la séduction s'apparente à un objet de constructions sociales, culturelles et historiques : malgré les évolutions et l'apparent rapprochement des normes masculines et féminines en termes de sexualité, un double standard de sexe semble se recomposer sans cesse (Déroff, 2007, p.39 et 42). Si l'on approche la séduction comme une relation de pouvoir entre deux individus "libres" (sous-entendu qui ont la possibilité de faire un choix), le point de vue féministe amène aussi à observer dans une certaine mesure la réalité de la domination, qui est une menace pour cette liberté que suppose la séduction (Fassin, 2012, p.63). Les relations entre les sexes sont mises en cause dans ce contexte de séduction. Alors, la courtoisie et la galanterie, parmi d'autres pratiques pouvant être effectuées, peuvent susciter des interprétations contradictoires (Perrot, 2011, p.8). Et c'est justement dans le corps de ces interprétations que réside tout l'intérêt mais aussi la complexité de la séduction, de manière encore plus importante si on l'analyse avec une approche féministe. Déjà, à ce stade de la relation entre une femme et un homme, des contradictions apparaissent : à la volonté de supprimer l'asymétrie entre les relations femmes-hommes s'oppose le plaisir éprouvé lorsqu'un tel jeu se met en place, tout en devinant l'attitude à adopter pour provoquer le désir de l'autre. Un paradoxe évoqué par Aurore : « *C'est compliqué. J'ai déjà pratiqué ce jeu-là, je n'ai pas de problème avec, soit je peux rentrer dedans... Après maintenant j'ai pris de l'assurance, et parce que je suis bien et en couple, j'ai des questionnements autour de la déconstruction de ces trucs-là* ».

Ces « *trucs-là* », ce sont les codes implicites de la séduction hétérosexuelle, que Léo appelle des « *protocoles* ». Ils sont reconnus par une grande majorité des personnes interrogées, et les exemples cités recouvrent différentes pratiques : les jeux de regards, payer un verre, faire le premier pas, offrir des fleurs... Autant d'aperçus de la séduction qui révèlent l'importance de la dimension de genre lorsque le désir est en jeu. L'approche de ce phénomène par les enquêté-e-s avec un angle féministe m'a semblé confuse mais intéressante. Pour les analyser, il convient d'ancrer cette étude de la séduction dans le cadre d'une interaction entre personnes hétérosexuelles : ce paradigme sous-tend une logique sociale constituant les femmes comme des êtres infériorisés et désirables, une norme de désir particulière qui s'adresse aux garçons (Gardey, 2011, p.110). Dans le même temps, ces codes comportementaux servant à normaliser l'univers du désir se révèlent d'une certaine utilité quand il s'agit d'aborder le processus de séduction. Ces jeux de séduction intégrés par les acteurs répondent à des logiques d'anticipation des attentes de l'autre (Déroff, 2007, p.25). Là encore, ces attentes qui facilitent l'approche du récepteur de notre désir induisent un idéal particulier de masculinité et de féminité, qui semblent au premier abord peu en accord avec des convictions féministes. Par conséquent, le schéma de séduction qui découle de cette représentation repose selon une grande majorité des personnes interrogées sur un homme qui agit pour provoquer le désir et l'approbation de la femme. La femme, elle, se contente de « *faire comprendre subtilement* » (Aline). Cette vision, désignée comme étant caricaturale, est niée par certains : « *C'est fini tous ces codes-là ! C'est minoritaire...* » (Cédric) ; « *Dans les étudiants, on voit quand même moins des gens dire "vu que je suis le mec, je dois faire ça", ou "vu que je suis la fille..."* » (Maëlle). Cependant, elle possède une influence en provoquant une forme d'exclusion pour ceux qui ne correspondent pas à l'idéal masculin évoqué précédemment. Charles et Sébastien, se définissant eux-mêmes respectivement comme « *intello introverti* » et « *homme un peu sage* », évoquent le fait qu'ils n'ont jamais investi ce rôle assigné à l'homme dans le processus de séduction :

*« Je n'ai jamais réussi à comprendre comment un mec devait être séduisant, et me dire qu'il fallait que je sois séduisant. J'ai quand même un gros passif de célibataire endurci derrière moi, et au fond pendant très longtemps j'aurais bien aimé que ça change, et en même temps ça ne m'a pas non plus tellement pesé que ça. (...) Quand j'essayais de séduire des gens au sens très général, j'étais presque dans une attitude un peu d'enfant : avoir l'air gentil, sans défense,*

*innocent... Ce qui ne marche pas très bien quand il s'agit de séduire sur un plan sexuel. » (Charles)*

*« Globalement, les codes de séduction me saoulent, ça repose sur du sexisme en plus : c'est l'homme qui va chasser... Donc je ne me reconnais absolument pas là-dedans, et c'est peut-être pour ça que j'ai eu beaucoup de mal à trouver ma place dans tous ces trucs-là : à percevoir les regards, percevoir ce que dit l'attitude de la femme, est-ce qu'il faut faire le premier pas, tout ça. » (Sébastien)*

Chez les autres, la réflexion est plus confuse car il n'y a pas chez eux cette incapacité à se soumettre à ces codes liés à l'identité de genre. On assiste alors de manière générale, notamment chez les femmes interrogées, à une hésitation entre l'application et la dénonciation de ces comportements balisés. En effet, comme le dit Marine, *« il faut des codes quand même pour pouvoir se rencontrer »*. Beaucoup ont déjà pratiqué ou participé à ce type "classique" de séduction : *« Pour moi c'est plus simple, puisque dans l'idée générale c'est le mec normalement qui fait le premier pas, et j'avoue que moi ça m'arrange bien parce que je ne fais jamais le premier pas ! » (Léa)* ; *« Je pense que j'ai un comportement très genré pour la séduction ! J'étais carrément à faire attention à l'apparence, (...) et ne pas faire le premier pas, ce genre de choses. (...) Je pense qu'aujourd'hui je n'aurais plus du tout le même rapport à ça » (Aline)*. La fin de cette phrase semble indiquer que ce comportement n'est plus d'actualité, bien que cela soit évoqué au conditionnel car tous les enquêté-e-s sont en couple et exercent a priori moins leurs talents de séducteurs au quotidien. Aline poursuit : *« J'étais dans la fin de l'adolescence, j'avais vraiment l'impression que c'était ce qu'il fallait que je fasse. Mais je pense que ça a changé : quand on s'est mis ensemble je n'avais plus forcément les mêmes comportements par rapport à quand je sortais tout juste du lycée »*. Elle soulève ici un parallèle entre ces stéréotypes de rôles de séduction et le manque de maturité : plus jeune, le manque de repères est compensé par une utilisation de ces codes. Un rapport à la maturité qu'on retrouve dans le discours d'Aurore, où ces repères sont utilisés pour pallier au manque de confiance : *« Si tu es quelqu'un qui n'a pas trop confiance en toi, des fois tu as besoin de dire "ça socialement j'ai montré que j'ai été capable de le faire", et c'est après que tu arrives à te libérer de ça »*. Montrer à ses pairs que l'on est capable d'adopter un comportement attendu apparaît comme la première étape pour un individu. Désormais, plusieurs enquêté-e-s envisagent la possibilité de participer à renverser ces conventions : *« Ça serait drôle d'être la nana et de venir coller un mec ! Et par derrière en plus, en inversant le rapprochement. Et je pense que maintenant je pourrais être dans des trucs comme ça, pour*

*m’amuser, parce que je sais que c’est des stéréotypes » (Aurore). Dans certains cas, la rencontre s’est même déjà produite en opposition avec ces repères de genre : « C’était plutôt elle l’actrice. Et du point de vue du mec c’est vachement plus cool. (...) Tu as juste à répondre aux sollicitations et c’est plus simple » (Martin).*

Pour établir une approche féministe de la séduction au vu des entretiens, on peut retenir une affirmation commune aux personnes interrogées : dans l’idéal, peu importe que certains codes existent tant qu’un “protocole” ne dicte pas une conduite à tenir en fonction de son genre : « *La rencontre idéale c’est celle où tu joues un peu mais tu n’as pas besoin de te déguiser, d’endosser le costume d’une autre personne. Un truc où tu peux y aller à découvert, être vraiment toi-même d’une certaine manière. Tu rends le gâteau un peu plus joli mais tu ne changes pas le goût* » (Martin). Plus qu’une conduite féministe, il s’agit pour les enquêté-e-s de se permettre tout type de comportement, privilégier la liberté d’action à un schéma qui correspondrait à des valeurs précises, et permettre une certaine imprévisibilité qui peut être bénéfique au désir : « *Ça serait ennuyeux sinon* » (Léo).

Cette analyse de l’orientation et l’influence des convictions féministes permet d’entrevoir l’intensité avec laquelle les personnes interrogées essayent de transposer leur engagement au sein de leur couple. Il s’agit désormais d’étudier la nature concrète des valeurs qui vont pouvoir être appliquées quotidiennement.

## **B. L’égalité entre femmes et hommes : une norme établie et reconnue par tous**

Point commun de tous les témoignages, l’égalité femme-homme est un principe central du féminisme (1). Cette idée est reconnue par les personnes interrogées quel que soit leur genre et nécessaire pour entamer une relation de couple (2). L’égalité s’impose comme une référence qui régit désormais les relations entre femmes et hommes et s’avère incontournable (3).

# 1. Le féminisme, avant tout une conviction d'égalité entre femmes et hommes

Le féminisme se retrouve dans la conviction que les femmes et les hommes doivent être égaux, le fait d'exprimer son rejet des inégalités qui existent dans ce domaine, d'agir pour changer les constructions sociales du masculin et du féminin afin d'organiser de nouvelles relations entre les hommes et les femmes (Manifeste des mouvements féministes, 2012). Cette conviction d'égalité est donc centrale dans la définition de l'objet du féminisme, et semble être intégrée par les individus féministes rencontrés : tous dans leur définition du féminisme évoquent le terme égalité ou inégalité pour expliquer la nature du mouvement qui bénéficie de leur engagement. Qu'ils l'inscrivent dans le cadre d'une « lutte » (Aurore), une « conscience » (Charles) ou le décrivent comme un « humanisme » (Dorian), ce terme est commun à tous ceux qui se reconnaissent investis de près ou de loin dans la cause féministe. Mais à la vue des entretiens avec les individus explicitement non-féministes, on remarque que ce principe d'égalité entre les sexes est partagé et s'inscrit dans un cadre plus large que celui féminisme. En effet, ceux-ci partagent une vision plutôt négative du féminisme : ce terme « met trop en opposition le féminin et le masculin » estime Martin. D'autres voient dans le féminisme un « côté extrême » (Cédric), voire une forme de fanatisme (Cyril). Pourtant, ils possèdent une vision de l'égalité femme-homme qui se rapproche des témoignages féministes : « c'est une évidence » (Juliette), « quand je vois un homme qui dit "parce que je suis un homme je fais ça", je ne supporte pas ça, pour moi ça n'a pas lieu d'être » (Maëlle). La différence entre ces deux catégories de personnes interrogées s'établit donc avant tout au niveau des méthodes employées pour parvenir à cette égalité, les mouvements féministes étant ici appréhendés comme excessifs. On retrouve le constat d'Aronson, selon qui les jeunes femmes expriment des idées féministes sans les identifier comme telles (Aronson, 2015, p.138) ; une ambiguïté que le témoignage de Maëlle résume assez bien : « Je sais qu'il y a un débat [pour savoir] si le féminisme c'est l'égalité ou plus la place de la femme, mais ce que je n'aime pas trop dans le féminisme c'est l'omniprésence de la femme, le manque de place de l'homme ». On observe ainsi le même genre de clivage qu'au sein du mouvement féministe pris dans son ensemble, puisque l'égalité est une conviction commune aux tendances universaliste et différencialiste, « qui ne s'opposent pas sur leur fin – conquérir l'égalité – mais sur leurs moyens » (Heinich, 2003, p.131).

Pour repérer de façon claire une approche différente entre ces deux positions aux objectifs communs, on peut mettre en avant l'intérêt de disposer d'une grille de lecture féministe pour permettre d'appréhender plus facilement les inégalités de genre. Avec ce point de vue, atteindre l'égalité femme-homme induit de parler de domination masculine, d'accepter les analyses en termes de domination (Welzer-Lang, 2007, p.11). Ce terme est absent des entretiens avec les individus non-féministes, dont une hypothèse est l'« agacement d'être réduites à un rôle de victimes permanentes » dans le cas des femmes (*ibid.*). Chez les personnes sensibilisées à la cause féministe, utiliser ce prisme de la domination peut être éclairant sur l'existence des inégalités et leur nature. Plusieurs femmes évoquent ainsi une approche économique et professionnelle du statut des femmes pour expliquer l'origine des inégalités entre femmes et hommes : « *Un des premiers problèmes c'est la vie professionnelle. En tant que femmes, les personnes qui nous embauchent nous jugent par rapport au fait qu'on va surement avoir des enfants (...) et forcément ça impacte les responsabilités qu'on nous donne* » (Léa) ; « *Tant que les femmes seront majoritaires à avoir ce genre de travaux [nda : travail à mi-temps et congé parental], ce seront elles qui s'occuperont plus de la maison, des enfants... Ce stéréotype va exister si ce statut social existe aussi* » (Morgane). On remarque chez elles la volonté de dénoncer des mécanismes de reproduction des inégalités, alors que les "égalitaristes" qui ne se retrouvent pas dans l'approche féministe estiment en majorité que ces inégalités s'effaceront à long terme : « *Notre génération va marquer une différence (...). Les femmes font beaucoup d'études, elles travailleront autant, et les hommes seront obligés d'élever leurs enfants autant que les femmes parce qu'ils n'auront pas plus de temps qu'elles* » (Cyril). Ce type de témoignage correspond à ceux analysés par Surprenant : « Parce qu'ils considèrent que les inégalités qui subsistent entre les hommes et les femmes ne sont pas le produit d'un système (patriarcal ou autre), ces jeunes pensent qu'elles vont disparaître d'elles-mêmes, l'égalité juridique favorisant le "rattrapage". » (Surprenant, 2009, p.23). Cependant, les individus de chaque catégorie interrogée (féministes et "égalitaristes"<sup>4</sup>) considèrent que l'éducation revêt une importance primordiale pour sensibiliser et former une personne à reconnaître ces inégalités. Une volonté affirmée d'égalité entre femmes et hommes n'est donc pas toujours satisfaisante pour parvenir à son but selon le point de vue

---

<sup>4</sup> Terme que j'utilise pour désigner les personnes qui ne se reconnaissent pas dans le féminisme, car plusieurs se sont désignées ainsi. A ne pas confondre avec le même terme évoqué précédemment correspondant aux idées issues de la tendance féministe universaliste.

abordé. Malgré tout, si un tel principe « n'est pas suffisant pour mettre fin à la domination, (...) c'est un bon début pour y arriver. » (Welzer-Lang, 2007, p.14).

## 2. La sphère du couple hétérosexuel : combattre des stéréotypes de genre bien réels

Appliqué au niveau du couple hétérosexuel, le principe d'égalité entre les sexes se heurte aux nombreux stéréotypes genrés qui concernent les deux partenaires. Pour les personnes rencontrées, les déconstruire apparaît comme une évidence qui découle de cette volonté d'égalité, et chacun s'y attache.

Pour Bachmann, le modèle égalitaire au sein des couples hétérosexuels est davantage porté par les femmes, car elles y ont plus intérêt, mais il touche également les hommes (Gardey, 2011, p.92-93). Dans ce mémoire, pour le public masculin interrogé, leurs convictions assumées rendent évidente leur implication dans un tel modèle : les hommes se sentent concernés par le respect et la mise en pratique de l'égalité dans le couple, et par la réduction de la domination masculine pour les enquêté-e-s féministes. Ainsi, si nous avons pu voir que la majorité des personnes interrogées voient l'engagement féministe différent en termes d'investissement selon le genre, chacun estime que les hommes ont un rôle important à jouer : « *pour que vraiment on évolue, il faut que les hommes prennent conscience de leurs privilèges* » (Alexandra) ; « *il faut vraiment l'engagement des hommes aussi mais le but ce n'est pas qu'on soit juste un groupe à part, qu'on ait nos idées et qu'on fasse nos petites actions* » (Aline). On retrouve le même discours avec le point de vue masculin : « *On est acteur de cette cause (...). Donc oui ça doit être un effort de toute la société civile pour résorber ça* » (Dorian). Au quotidien, les hommes ont donc un rôle important à jouer dans l'application de l'égalité dans le couple, car le féminisme a besoin de tout le monde d'après les enquêté-e-s. La domination masculine se reproduit par des pratiques ordinaires, pas toujours perçues, et bien que les changements apparus depuis quarante ans ont amené les hommes à ajuster leurs comportements, cette domination demeure sous-tendue par de nombreuses régularités (Gardey, 2011, p.105). Au cours des entretiens, chez les féministes comme les "égalitaristes", le constat de la perpétuation des inégalités se retrouve à travers des affirmations générales ou des exemples de domaines particuliers : « *Dans les tâches. Même dans les pubs. Dans tout, tout, tout !* » (Cédric). De ces représentations largement diffusées

découlent des stéréotypes qui, sans cette volonté égalitaire, ne sont pas remis en cause. Pour les hommes, cette volonté est souvent la conséquence de la vie au contact de leur conjointe, qui leur a permis de découvrir de nombreux aspects des inégalités de genre à travers le quotidien du couple, provoquant une prise de conscience : « *Te voir sous divers aspects, te voir dans ton ensemble, ça montre certaines facettes qu'on ne pense pas à l'origine...* » (Dorian) ; « *C'est vraiment la mise en couple qui fait que je sois plus conscient de ces enjeux* » (Charles). Pour Dupuis-Déri, « la volonté de justice d'un homme par rapport aux femmes serait donc impulsée par une confrontation » et « pourra aussi être d'autant plus active que l'homme (...) a un rapport affectif à des femmes en lutte » (Dupuis-Déri, 2008, p.157). En effet, pour beaucoup, c'est surtout l'influence de leur conjointe, investie dans la cause féministe ou convaincue par l'égalité des sexes, qui a changé progressivement leur perception de ces inégalités et des stéréotypes qu'elles provoquent : « *Si je n'avais pas été avec Juliette, peut-être que je n'aurais pas été comme ça : il n'y aurait pas eu que le repassage que je n'aurais pas voulu faire* » (Cédric).

Pour les femmes, être la conjointe dans un couple hétérosexuel se révèle être une situation particulière. Elles acquièrent un statut qui va tendre, comme évoqué précédemment, à les constituer comme êtres infériorisés et désirables, qui se retrouve dans le fait "d'avoir une copine", source de prestige et de reconnaissance des autres pour l'homme (Gardey, 2011, p.110). Pour quelques femmes rencontrées, comme Aurore, une situation semblable a été vécue : « *Dans ma relation d'avant, avec un mec qui était un peu dans la mise en scène, "je suis distant" et tout, j'ai vu que ça ne m'allait pas du tout, et que finalement ça rentrait en contradiction avec mes envies féministes, à savoir de pouvoir décider autant que le mec* ». Cette expérience permet de découvrir l'existence de ce type de rapports au sein du couple hétérosexuel, et de faire évoluer leur réflexion par rapport aux inégalités de genre présente dans cette sphère. Pour éviter d'alimenter ce phénomène et d'en être victime, les femmes interrogées vont parfois adopter un comportement correspondant à celui de « femmes égalitaires », qui « pour échapper à la subordination domestique veulent que leur conjoint prenne en charge des tâches d'intendance et des tâches ménagères » (Bihl et Pfefferkorn, 2002, p.140). Surtout, elles vont s'affirmer et faire comprendre à leur conjoint l'existence de comportements qu'elles ne tolèrent pas : « *Il y a eu un gros débat sur le repassage (...). Il ne l'avait jamais fait, et je me suis vraiment battue pour que ce ne soit pas moi qui lui fasse son repassage. Ça a été dur parce qu'il ne voulait*

*pas le faire.* » (Juliette) ; « *Cyril, il me parle une fois dans ma vie comme ça je m'en vais tout de suite !* » (Maëlle). Ainsi, la sortie de la domination masculine ne sera possible que « par toute une série de déplacements dans les valeurs, les structures mentales, les institutions, les lois, les comportements, les corps. » (Heinich, 2003, p.11). Parmi ces valeurs, celle d'égalité entre les femmes et les hommes, chère aux enquêté-e-s, a fait l'objet d'une évolution assez particulière.

### 3. L'idéal d'égalité : une notion de référence évidente

Pour évoquer l'influence qu'exerce aujourd'hui ce concept d'égalité, N. Bajos et M. Ferrand utilisent l'expression "éthos égalitaire"<sup>5</sup>, illustrant à quel point l'égalité des sexes est érigée en référence et attestant de l'impact social des mouvements féministes (Jacquemart et Albenga, 2015, p.12). Pour certains, l'égalité est même une « idée-force de notre époque, dont le développement est associé à celui de la démocratie » (Maruani, 2005, p.83). Un tel statut ne lui garantit pas pour autant d'être intégrée facilement par chaque individu : dans son approche moderne, l'égalité femme-homme est révolutionnaire car elle touche à des évidences profondément ancrées dans la société (Kaufmann, 2014, p.159). La population interrogée au cours des entretiens, qui possède entre 20 et 34 ans, correspond d'ailleurs aux « premières générations d'adultes qui ont grandi dans la foulée des changements engendrés par le mouvement féministe et de nombreux autres changements socio-économiques. » (Surprenant, 2009, p.12). Un constat qui se retrouve dans les propos de Cyril : « *on est dans la génération où c'est encore la mode de dire qu'il faut l'égalité entre les hommes et les femmes* ». Les différentes convictions des personnes interrogées montrent quant à elles que l'égalité femme-homme ne se limite pas au féminisme, et qu'elle « *doit être normale* » (Cédric). Pour autant, cela ne signifie pas que celle-ci est respectée, ce qui est justement le sujet de ce travail de recherche. C'est là que réside la spécificité de "l'idée égalitaire" : chacun n'applique pas l'égalité mais en parle, se sentant obligé de se positionner et se justifier par rapport à elle (Kaufmann, 2014, p.162). La force de l'égalité est opposée à la réalité concrète du partage des tâches ménagères, profondément inégalitaire (*ibid.*).

---

<sup>5</sup> Bajos (N.), Ferrand (M.), « Échecs de contraception et recours à l'avortement : d'une analyse en termes de processus à une approche relationnelle », in Gourbin (C.), dir., *Santé de la reproduction au Nord et au Sud*, Louvain, Presses universitaires de Louvain, 2009

Cette irrégularité s'explique en partie par la nature de la définition de l'égalité, qui demeure malgré son influence une notion relativement floue. Certes, l'égalité des sexes s'est « imposée dans le monde des idées, des références morales et sociales » et a « réussi à produire des effets notables dans le domaine des “grandes décisions” conjugales » (Kaufmann, 2014, p.164), mais si elle a atteint ce statut de principe général, reconnu comme juste et légitime, c'est justement en raison du caractère imprécis de ce qu'elle représente concrètement : « chacun peut se reconnaître dans le mot sans avoir nécessairement à s'accorder sur son contenu » (Voutat, Roux, Modak et al., 1995, p.21). Il s'agit donc d'une norme de justice consacrée par le droit qui a pour obstacle des « fonctionnements socio-économiques » discordants (*id.*, 1995, p.22). Acceptée par tous, l'égalité fait donc l'unanimité car elle demeure mal définie, « à la fois introuvable dans le concret et pourtant puissamment agissante » (Kaufmann, 2014, p.162).

A travers une grille de lecture féministe qui change le mode de vie des individus et la prépondérance du principe d'égalité des sexes, nous possédons un aperçu des objectifs que les personnes rencontrées entendent appliquer au quotidien et dans leur couple. Cependant, le flou qui accompagne la notion d'égalité apparaît comme un obstacle à sa mise en pratique. Sa transposition est un réel enjeu : elle doit donner un aspect concret à cette égalité, au risque de faire apparaître des contradictions plus ou moins flagrantes.

---

## II. Confronter l'idée d'égalité avec la vie de couple : une application quotidienne ambiguë

---

Le contexte de la vie quotidienne à deux apparaît en théorie comme un examen permettant de certifier la présence de l'égalité entre les sexes. Au vu de la difficulté à définir avec précision cette notion, la cohabitation permet de déterminer l'aspect concret de l'égalité entre les deux partenaires, et ainsi « contourner l'illusion de "l'égalité déjà-là" » (Surprenant, 2009, p.9) : comment se matérialise les représentations de l'égalité entre les conjoints, quels obstacles apparaissent et quelles solutions peuvent être mises en place ? Une attitude caractéristique des jeunes couples interrogés est leur volonté de conférer aux rôles du foyer leur propre vision de l'organisation du quotidien entre un homme et une femme, loin de toute considération de genre (A). Mais la difficulté d'un tel processus illustre le caractère équivoque que peut revêtir l'application quotidienne des convictions féministes et égalitaires, amenant les individus à justifier les contradictions qui apparaissent dans divers registres (B). La constance de l'affirmation de ces principes par les partenaires nécessite d'analyser les spécificités de la sphère conjugale permettant une telle représentation (C).

### A. Redéfinir soi-même les rôles domestiques : éluder le genre, une utopie ?

La question du partage des tâches domestiques est, au sein du couple, un enjeu majeur de l'application concrète de l'égalité. Par conséquent, les personnes rencontrées, relativement jeunes, souhaitent transposer leurs convictions égalitaires dans cet aspect de la vie quotidienne. Dans cette optique, on assiste au début de la mise en couple à un effort de redéfinition des rôles domestiques, en opposition à une répartition traditionnelle qui rebute par son organisation genrée (1). Le foyer est le théâtre de volontés quotidiennes d'invention, par-delà les déterminismes de chacun, et de liberté, propre aux jeunes individus interrogés (2). Cependant, l'impact du temps et des habitudes forcent les

partenaires à s'attribuer mutuellement des rôles qui tendent dans une certaine mesure à reproduire la répartition précédemment dénoncée (3).

## 1. Le rejet des rôles genrés : une tentative de redéfinition très personnelle

Les premiers moments de la mise en couple sont souvent marqués par une volonté d'innovation au sujet de la place de chaque conjoint dans le couple. Cette intention laisse transparaître le renouveau et l'originalité dont les jeunes conjoints interrogés se revendiquent, en opposition aux références genrées des générations précédentes.

En effet, lorsqu'est abordé le sujet des modèles conjugaux ayant pu avoir une influence sur la représentation du couple que possèdent les enquêté-e-s, la réponse la plus fréquente évoque leurs parents, presque exclusivement de façon négative. Une répartition déséquilibrée des tâches domestiques est invoquée, celles-ci étant en majorité effectuées par la mère des personnes interrogées, le père apparaissant beaucoup moins actif : « *Il ne fait aucune des tâches ménagères* » (François) ; « *Ma mère en fait 400 fois plus* » (Léa) ; « *Mon père donne des conseils mais il ne fait pas* » (Martin). On trouve donc chez les personnes interrogées, dont la moyenne d'âge est de 23 ans, une volonté de bouleverser les anciennes références : devant l'évidence de l'égalité femme-homme, les rôles doivent être élaborés à nouveau (Kaufmann, 1993, p.89-90). La particularité des jeunes couples modernes est en effet le désir de réinventer les rôles domestiques grâce à la liberté de ton qui les différencie des générations précédentes, afin que les partenaires puissent élaborer une répartition des tâches sans idées préétablies (Kaufmann, 2014, p.110). L'importance de ce domaine dans l'objectif de mettre en pratique l'égalité entre les partenaires est illustrée par les réponses fournies à la question de la définition des représentations de cette égalité : de façon majoritaire, la répartition des tâches domestiques ou ménagères est évoquée spontanément par 11 des 18 enquêté-e-s.

Le contraste avec les parents ou d'autres exemples conjugaux des générations précédentes est explicite, car tous reconnaissent l'existence de rôles genrés dans les représentations communes lorsqu'il s'agit de répartir les tâches ménagères. Une vision globale ressort des entretiens, invoquant une division sexuelle qui oppose les domaines de l'homme qui s'occupe des travaux d'extérieur (bricolage, jardin) à ceux de la femme, tournée vers l'espace intérieur effectuant une multitude de tâches (ménage, cuisine, linge

pour résumer les principaux exemples cités). On remarque ainsi des interprétations qui correspondent aux travaux de recherche sur le sujet. Par conséquent, les personnes interrogées insistent de manière générale sur leur volonté de ne pas laisser exclusivement à leur partenaire un domaine particulier :

*« Pour cet appartement, il l'a rénové, et parce qu'il a un métier manuel, il a adoré faire ça. Moi ce n'était pas du tout mon truc, je n'avais pas envie de le faire, mais comme j'allais vivre dedans et que j'avais envie de réduire ce cliché, j'ai eu envie de faire des choses, et j'en ai fait plein : la peinture, des travaux, la déco... C'est quelque chose que je n'aurais pas fait naturellement, mais je me suis impliqué dans ce truc-là, et dans un couple traditionnel ça ne se serait pas passé comme ça. » (Juliette)*

Les enquêté-e-s mettent en avant la participation de chacun à l'intégralité des tâches existantes, au moins au début de la cohabitation, en insistant parfois sur l'aspect évident et spontané de cette particularité : *« On n'y pense pas trop... »* (Maëlle) ; *« Je n'ai pas du tout l'impression de réfléchir à ça, du tout... Parce que franchement, c'est Dorian qui fait la majorité des tâches ménagères ! »* (Aline). On voit dans cette dernière phrase que l'opposition aux stéréotypes peut servir de justification. En résumé, que ce soit par un effort volontaire ou une attitude allant de soi, le genre ne semble pas être présent dans la répartition égalitaire des tâches chez ces couples, qui reconnaissent l'originalité de cette approche. Le « temps de la jeunesse » est en effet celui des « essais conjugaux » (Kaufmann, 1993, p.63), pouvant inciter à l'innovation au sein du foyer en opposition aux schémas observés. Cette répartition semble être le résultat des transformations sociales propres aux jeunes générations : les couples étant désormais biactifs, les rapports instaurés sont plus égalitaires (Bihr et Pfefferkorn, 2002, p.106). Les membres des couples interrogés sont effectivement tous étudiants ou en possession d'un emploi. De plus, hormis deux couples, ils ont chacun la même situation (deux étudiants ou deux actifs), ce qui leur confère un mode de vie similaire. En prenant en compte les valeurs égalitaires qu'ils partagent, leur implication commune et l'absence de référence au genre dans le foyer paraissent donc logique : *« Si aujourd'hui on fait les tâches en partagé, c'est en grande partie parce qu'on est tous les deux occupés »* (Cyril).

## 2. Une volonté de liberté au sein du foyer : inventer quotidiennement les rôles pour éviter les stéréotypes

Pour confirmer cette redéfinition des rôles, ces couples semblent inclure dans ce processus une spontanéité leur permettant d'éviter la stabilisation des fonctions de chacun vers des stéréotypes de genre, ce qui n'est pas toujours aisé.

Il existerait aujourd'hui chez les individus la certitude de pouvoir surmonter les constructions sociales qui expliquerait une volonté de réinvention du quotidien : ce rejet des stéréotypes évoqué précédemment illustre selon Welzer-Lang les « prétentions postmodernes de chaque personne à construire sa vie en se jouant des déterminismes sociaux, des stéréotypes, du legs des générations précédentes. » (Welzer-Lang, 2007, p.156). Ce que ce dernier considère comme une utopie est conçu comme une vraie croyance par plusieurs couples interrogés, pour qui le renversement des modèles des générations antérieures nécessite avant tout une prise de conscience et des efforts communs. La satisfaction presque entière des partenaires envers l'aspect égalitaire de leur vie de couple en est l'exemple. Mais ceux-ci mettent en place un mode d'action particulier qui leur permet d'espérer pérenniser leurs intentions d'égalité.

Cette stratégie est avant tout une volonté d'autonomie par rapport aux rôles préconçus : si nous avons vu que les jeunes couples s'opposent à la répartition genrée des générations précédentes, ils semblent également rejeter le principe d'une organisation rigide des rôles et du quotidien. En opposition à leurs parents, les jeunes développent une « contre-culture décontractée », se donnant « une marge d'initiative pour construire leur futur couple à leur idée » (Kaufmann, 2014, p.73) : « *On ne dit jamais à l'autre de faire ce qu'il doit faire* » (Maëlle). Ces jeunes en couple n'ont ainsi pas d'idée précise de la répartition des questions ménagères, et se laisseraient porter par leurs inspirations (Kaufmann, 1993, TD) : « *- On fait suivant ce qu'on aime, ce qu'on peut... - Ce qu'on a le temps aussi* » (Léo et Alexandra). Les raisons invoquées sont diverses, avec des répartitions élaborées selon les envies, les disponibilités ou encore en fonction « *du bon sens aussi : si tu as plein de vaisselle qui traîne dans l'évier, tu peux être sympa et dire "je vais faire la vaisselle"* » (Martin). Ces commentaires confirment les observations de Kaufmann, pour qui les « jeunes couples tendent à vivre dans le présent, comportement cohérent avec la

résistance à l'intégration ménagère », montrant que l'avenir reste vague (Kaufmann, 2014, p.97). Dans plusieurs cas, « *chacun prend l'initiative de faire le ménage quand il en a envie* » (Maëlle), car une grande latitude est permise en opposition avec le modèle plus rigide des parents. En découle parfois une absence de véritable organisation : « *On n'a pas vraiment réfléchi à qui allait faire quoi* » (Aline). L'égalité paraît donc se négocier approximativement, avec une certaine confiance, valeur qui revient à diverses reprises dans la bouche des enquêté-e-s.

Ce mode de fonctionnement relativement souple chez de nombreux couples interrogés connaît néanmoins certaines limites. Les couples cherchent l'égalité et pour cela se départissent des rôles préconçus. En conséquence d'un manque de référence, l'orientation vers l'égalité assez confuse, dépourvue de certitudes (Kaufmann, 2014, p.167) : la quête de l'égalité passe donc dans un premier temps par une sorte de bricolage, car « *les utopies conjugales ont des contours encore imprécis* » (Welzer-Lang, 2007, p.42). Les exemples de couples que les enquêté-e-s citent sont souvent des contre-modèles qui incarnent surtout un mode de fonctionnement à ne pas reproduire. Ce manque de repères laisse place à un nouveau type de répartition domestique au résultat plus aléatoire : « *Avant, le rôle déterminait les habitudes, maintenant les habitudes construisent de plus en plus le rôle* » (Kaufmann, 2014, p.111). Mais cette forme d'improvisation quotidienne ne garantit pas pour autant une marche assurée vers l'égalité.

Pour parvenir à cet objectif d'égalité sans prédéfinir les rôles de chacun, une première tentative de répartition consiste à effectuer en même quantité chaque tâche du foyer. Cette organisation, qui découle de l'égale volonté d'implication des partenaires, possède une certaine logique à première vue. Elle est expérimentée par certains couples interrogés : « *C'est chacun son tour* » (Juliette) ; « *Tous les jours on changeait celui qui faisait la vaisselle. Pour le ménage : une semaine lui, une semaine moi* » (Morgane). Cependant, ce modèle n'est pas toujours conservé dans la durée : « *au début on a essayé de faire chacun pareil et puis on a réalisé que ça n'allait pas être exactement 50% de toutes les tâches, donc on s'est réparti un peu les tâches* » (Marine). Une fois la réflexion étendue à l'ensemble, des différences d'implication finissent par apparaître, justifiées par des emplois du temps ponctuellement différents ou des préférences de chacun pour certaines tâches. Face aux difficultés d'application quotidienne, ce modèle qui se rapprochait de la « fusion » semble généralement muter en un modèle « à autonomies concertées », avec

une progressive individuation des pratiques qui réapparaissent à divers degrés (Welzer-Lang, 2007, p.119-120). En considérant leurs principes vis-à-vis des rôles genrés, l'objectif de ces couples demeure d'atteindre la manière de vivre la plus agréable au quotidien. Ils essayent donc de réduire à la marge les déséquilibres d'investissement, ce qui passe notamment par la communication, autre valeur explicitement évoquée par plusieurs couples. Cela est illustré par la remarque de Martin : « *C'est plutôt par le dialogue, plus qu'une feuille Excel disant "on fait ça tant de fois" (...) Si je lui demande de ranger, c'est que la pile de bordel a atteint mon niveau critique* ». Quelle que soit la manière de traiter ces déséquilibres, les couples rencontrés paraissent appliquer la solution du « travail domestique chacun de son côté », ce qui témoigne de la renégociation empirique des rôles et de la façon de les établir (Welzer-Lang, 2007, p.130). Chez Aline et Dorian, le ménage se répartit en fonction de l'« *occupation de l'espace* » : « *on s'était dit qu'il ne fallait pas qu'on soit dans la même pièce parce que sinon on ne travaillerait pas, du coup ton espace était devenu la chambre et moi le salon, et donc les tâches ménagères en fonction* » (Dorian). Pour Alexandra et Léo, la répartition se fait plutôt par affinités : « *Chacun apprécie plus ou moins une tâche ménagère, du coup tu laisses faire... Par exemple pour l'aspirateur, moi ça me détend de la passer, ça fait que je le passe tout le temps. Du coup, pour toi c'est assez bénéfique (rires)* » (Léo).

Ces modes de fonctionnement relativement modulables sont assez complexes à interpréter. Certains verront « quelque chose d'effrayant à prendre à bras-le-corps la question du partage des tâches. D'abord parce que l'on ne sait pas par où commencer » (Delphy, 2003, p.65). D'autres, comme la majorité des personnes interrogées, affirment ne pas faire de cette question un enjeu de débat, malgré l'importance donnée à cette problématique vis-à-vis de l'égalité entre les sexes, car beaucoup s'estiment sur la même longueur d'onde. A y regarder de plus près, les tâches domestiques sont une source d'enjeux et, volontairement ou non, une importance particulière y est portée malgré cette culture décontractée des jeunes couples, comme l'explique Léo qui décrit la gestion du quotidien du couple comme « *un mélange entre YOLO<sup>6</sup> et prise de tête* ». Concrètement, l'absence de règles claires provoque une certaine ambiguïté, car l'attente du don envers le partenaire laisse place à un calcul imprécis de l'implication de chacun (Kaufmann, 2014,

---

<sup>6</sup> Acronyme de l'expression anglaise « *You Only Live Once* », « on ne vit qu'une seule fois » en français. Souvent employé à l'oral, cela exprime un mode de vie où l'on fait fi des conséquences liées à une action qui présente des risques.

p.186). Certains estiment alors que le rééquilibrage est un détail, aisé à mettre en œuvre : « *Je lui ferais peut-être une remarque, et il le fera. Mais ce n'est pas du tout un sujet source de conflits* » (Juliette). Chez d'autres, la question des tâches ménagères peut provoquer un ressentiment qu'il faudra gérer et éventuellement affronter. Chez Léo et Alexandra, cette dernière, revendiquant un désengagement dans le rangement (« *moi, je ne range pas* »), est consciente de la nécessité d'opérer un rééquilibrage qui se produit après un tel constat : « *j'essaye de me rattraper un peu, parce que je n'ai pas envie qu'il y ait du ressentiment justement (...). Quand ça arrive au max il dit "là j'en peux plus, il faut ranger", là je sais qu'il faut que j'arrête tout ce que je fais et je range, parce que sinon c'est...* ».

### 3. La stabilisation des rôles : le genre, inévitable ?

Malgré cette volonté marquée de conserver une marge d'improvisation dans la répartition des rôles au sein du foyer, ce mode d'organisation du quotidien tend à se stabiliser avec le temps et des rôles finissent par s'ancrer dans les représentations des deux partenaires. La vie de couple est ainsi « habituellement marquée par un passage progressif de l'improvisation vers la rigidification » (Kaufmann, 2014, p.126), et l'enjeu est ici d'étudier l'orientation que prend cette rigidification chez les couples interrogés au regard de leurs approches des rôles genrés et de la mise en place des rôles domestiques.

Pour plusieurs couples rencontrés, les habitudes prises par les partenaires participent à long terme à la création de rôle pour chacun d'entre eux. On l'a vu, le modèle du « chacun son tour » qui permet de respecter le principe d'égalité (Kaufmann, 1993, p.90) est privilégié dans un premier temps par les couples interrogés. Mais la variable temporelle rend délicate l'application d'une organisation aussi précise, avec d'une part la difficulté que représente le besoin d'effectuer des comptes permanents, et d'autre part la disponibilité des partenaires qui oblige à moduler l'alternance des tâches (*ibid.*) : « *Réussir à vraiment cuisiner ensemble (...), ça demande beaucoup trop d'énergie et je pense qu'une fois que tu es en couple, au quotidien, tu n'as pas le temps* » (Aurore). Lorsque le calcul sérieux de l'égalité se révèle irréalisable, l'hypothèse d'un système de répartition plus structuré apparaît évidente, et pousse à la spécialisation de chacun dans certains domaines. On retrouve cette vision chez Aurore et Charles, qui bien que n'habitant pas ensemble anticipent ce type de problématiques : « *on va avoir ces problèmes-là : on ne va*

*pas s'amuser à passer l'aspirateur ensemble, ceci cela ensemble, de toute façon il faudra choisir et je pense qu'on va s'orienter très rapidement comme tous les couples vers "toi tu vas faire ça, donc moi je ferai ça" » (Aurore). Avec les habitudes qui existent chez chacun et les négociations pour la répartition des tâches en fonction des individus, les choix se retrouvent alors restreints (Kaufmann, 2014, p.126). Ce processus peut alors s'apparenter à une menace pour les souhaits d'égalité au sein du foyer des enquêté-e-s.*

Car les rôles qui finissent par être intégrés peuvent, parfois inconsciemment, correspondre aux caractéristiques dénoncées dans un premier temps. Chaque partenaire possède des automatismes incorporés poussant à certaines choses malgré elles (Kaufmann, 1993, p.94) :

*« Je sais que je gère un peu mieux des tâches comme faire la cuisine, et je suis poussée à prendre plus de place, même si dans les faits je ne voudrais pas. (...) Cette question du contrôle, notamment sur la cuisine et l'intérieur, quand tu es une nana tu es censée être celle qui maîtrise le truc, et à la fois il faut réussir à pousser le mec à le faire, mais pour moi le plus gros frein à ce niveau-là c'est de lâcher prise ! Laisser Charles faire la bouffe, c'est pas évident. » (Aurore)*

Ce témoignage montre à quel point le recul est nécessaire pour mettre en adéquation ses automatismes et son idéal de répartition, mais qu'il n'est pas pour autant signe de réussite dans ce projet. Car souvent, les résolutions prises à ce sujet « ne résistent pas aux identifications de rôles et habitudes vite contractées et toujours justifiées par des impératifs fonctionnels » (Dubar, 2000, p.84). Juliette défend ainsi la spécialisation de certains actes du quotidien par des arguments liés à la recherche d'efficacité dans le foyer : « *Quand on est deux, que l'un peut le faire en deux minutes, et que moi ça dure une demi-heure, c'est débile. Je pense qu'il faut savoir accepter les forces et faiblesses de chacun. (...) J'accepte aussi les différences qui existent, mais j'essaye de faire en sorte que ce ne soit pas trop marqué.* » On observe dans ces propos toute l'approximation qui entoure la recherche d'équilibre entre la quête d'égalité et l'envie de confort dans le quotidien. La tentation d'essentialiser les comportements et les domaines liés au genre peut facilement réapparaître, et parfois mettre en péril l'objectif de départ :

*« J'ai réfléchi pour réduire cet écart par rapport aux clichés et aux choses qui semblent plus naturelles, et il y a d'autres choses qui se font naturellement, avec le caractère... Et il y a des choses sur lesquelles on n'est pas encore parfait parce qu'il y a le naturel qui fait que... Typiquement le bricolage. » (Juliette)*

Modifier des rôles sexués est une expérience neuve, complexe et éprouvante, ce qui explique qu'elle n'aille pas de soi (Heinich, 2003, p.18) : le nouveau modèle pensé par les jeunes générations « n'annule pas l'ancien, (...) car il ne se substitue pas mais se superpose à lui » (*ibid.*), et condamne à affronter ses ambivalences. Malgré leur « idéologie progressiste », les jeunes seraient donc sujets à reproduire les divisions traditionnelles des tâches ménagères sur le long terme, à cause notamment des inégalités de compétences existantes entre les partenaires (Bihl et Pfefferkorn, p.136). L'égalité sera donc conservée sous couvert de la notion de complémentarité qui peut se retrouver dans les capacités et les caractères : « *C'est une complémentarité. Si je ne le fais pas et qu'il ne le fait pas, ça ne sera jamais fait. Autant se mettre d'accord. On se met d'accord, mais jamais il n'y a le critère de la femme ou de l'homme qui rentre en compte* » (Juliette). La volonté de mettre de côté le genre est toujours présente, mais elle entre en contradiction avec l'héritage qui en découle et est bien réel : « *C'est aussi en fonction des affinités de Cédric, qui aime le bricolage, les travaux manuels...* » (Juliette). Il faut alors se positionner sur l'attitude à adopter envers cette ambivalence. Renier ses compétences et remettre en cause ses habitudes peut paraître démesuré, comme l'explique Alexandra, qui assume d'être le membre du couple qui va le plus s'occuper de la cuisine : « *Je réponds à plein de stéréotypes de genre, comme je te disais la cuisine, j'adore faire ça, et je ne vais arrêter de le faire juste parce que c'est un stéréotype.* » Si l'on ajoute un risque de « *tuer la passion amoureuse en voulant être dans l'égalité* » (Aurore), l'influence des goûts, en relation avec le capital personnel de manières et de conceptions, provoque une reconstruction des « tâches "féminines", des tâches "masculines" et des tâches "négociables" » (Kaufmann, 2014, p.126), alors même que les individus interrogés les ont identifiées comme telles. Il faut donc s'intéresser à la façon dont les enquêté-e-s vont gérer ces influences.

## **B. Les convictions féministes à l'épreuve des contradictions**

Au vu de la difficulté à parvenir à une égalité parfaite, affronter ses contradictions paraît inévitable pour les individus interrogés. L'intensité de celles-ci est diverse, et parfois elles ne sont pas reconnues comme telles. Les tensions contradictoires internes aux individus provoquent une certaine remise en question (1), mais les actes effectués trouvent

souvent des justifications. Elles sont parfois découvertes à travers une interprétation particulière du féminisme, vu comme un moyen de composer avec ses différentes identités (2), mais on remarque surtout une réticence à se départir de toute approche excluant l'égalité et le féminisme de son comportement (3).

## 1. Face aux tiraillements, une remise en question limitée

Etre en contradiction apparaît comme relativement commun pour les personnes rencontrées, engagées dans une relation de couple avec une personne de sexe et de genre différents et ayant des convictions féministes ou égalitaires. Le capital d'habitudes qu'elles ont accumulé est très différent, en partie parce que leurs différents réseaux d'interactions ont des influences qui ne sont pas toujours cohérentes (Kaufmann, 2014, p.132). Les pratiques que l'on observe sont en effet l'addition du passé incorporé et du contexte présent. Les dispositions des individus renvoient donc à leur passé, aux expériences qu'ils ont vécu, bien qu'elles ne soient pas permanentes (Lahire, 2012). Intériorisées, ces dispositions produisent les contradictions et ambivalences que ressentent les individus lorsqu'ils rencontrent différents contextes sociaux ou socialisateurs (Lahire, 2012, p.125). Car les individus sont, selon Lahire, « pluriels » : ils vivent dans des « sociétés hautement différenciées » et rencontrent « une pluralité de contextes socialisateurs hétérogènes, parfois contradictoires » (*ibid.*). Un exemple de l'impact des différents contextes apparaît dans les entretiens avec le cas de l'humour sexiste, évoqué par cinq des neuf hommes rencontrés, qui usent de ce type de satire uniquement dans des contextes précis, rarement lorsque leur conjointe est présente.

Observons tout d'abord quelle forme de contradiction les personnes interrogées doivent affronter. Si Delphy mentionne la difficulté pour les femmes de « combiner engagement dans le féminisme radical et ses principes et la vie quotidienne », à savoir la vie de couple dans une société profondément inégalitaire (Tissot, 2015), c'est qu'il existe une tension problématique entre la volonté égalitaire et la double norme asymétrique entre femmes et hommes (Welzer-Lang, 2007, p.141). Pour Laplanche et Pontalis, il existe chez l'individu un conflit quand « dans le sujet s'opposent des exigences contraires » (Lahire, 2012, p.126). Dans le cas des enquêté-e-s, ceux-ci semblent en effet vivre un conflit

manifeste lorsque s'opposent désir et exigence morale (Lahire, 2012, p.126). Ce contraste apparent est perceptible dans la remarque d'Aurore :

*« J'ai cette problématique depuis plusieurs années, c'est comment tu articules ta volonté d'être une femme à égalité de l'homme, et aussi de permettre à l'homme d'être à égalité sur les mêmes plans, tout en faisant avec ce qu'on t'a quand même inculqué en étant petite, et qui joue dans ton fantasme, ton désir, et la fierté qui est liée à l'extérieur, à représenter ton couple. (...) Comment tu concilies ça avec le fait que tu as envie d'être une nana libre, émancipée, et aussi permettre au mec de ne pas être un gros macho ? »*

Le désir se retrouve ici dans les représentations différenciées de la réussite, avec un schéma propre aux femmes qui a été « inculqué », alors que l'exigence morale est l'exigence d'être l'égal de l'homme mais aussi de permettre à l'homme de ne pas suivre le schéma qui lui a été inculqué. C'est à travers ces tiraillements que transparaît l'influence des « pressions émanant des divers réseaux d'interactions » (Kaufmann, 2014, p.132). Ainsi dans le cas de Charles et Aurore, cette dernière déplore son impuissance face à ces injonctions contradictoires. Alors que Charles explique qu'il ne s'est jamais retrouvé dans le stéréotype du mâle séducteur en raison de son caractère et n'a jamais envisagé de changer, Aurore souligne la cohérence de son récit en l'opposant à son propre cas :

*« Moi je suis un peu dans la contradiction. J'ai à la fois toujours rêvé du prince charmant, cru que ça existait, (...) persuadée que faire la vaisselle, le ménage, c'était la réalisation d'une femme et que ça te permettait d'obtenir en échange un mec qui en jette dans les soirées mondaines etc., et en même temps j'ai été élevée un peu comme un mec, je n'avais aucune envie de faire le ménage, j'ai de l'ambition, je suis un peu dans tous les sens. »*

Son sentiment d'incohérence dans ses désirs se réfère aux différentes influences, contradictoires, qui ont participé à forger sa personnalité. L'ambivalence des réseaux d'influences se retrouve dans leurs conséquences chez l'individu, notamment avec la notion de « capital négatif » (Kaufmann, 2014, p.175) : les savoir-faire sont un atout pour les approches de séduction, présentation et valorisation de soi, mais peuvent devenir un piège poussant à agir en contradiction avec ce que la personne aurait souhaité. L'exemple des blagues machistes chez les hommes peut s'appliquer : « Tu as envie de montrer une esthétique générale de toi-même à la personne avec qui tu es, de rester un minimum classe... Et faire des vanes un peu trop lourdes ça n'en fait pas partie ! » (Charles). On peut aussi illustrer ce capital négatif par l'attitude d'Aline, qui affirmait avoir un « comportement très genré pour la séduction », mais qui a également appliqué le stéréotype de genre dans

le domaine de la sexualité, s'apparentant au fait de ne pas avoir un rapport lors de la première rencontre. L'acte en soi n'est pas un problème mais impacte sa représentation d'elle-même :

*« Je sais que les représentations ça a eu un grand rôle, parce qu'avant qu'on se mette ensemble, on a dormi plusieurs fois ensemble et il ne s'est rien passé. (...) C'est parce que j'avais le souci de ça. Pour moi, même par rapport à toi, ça a été important de me présenter d'une certaine manière. Des fois il y a des choses qui me gênent parce que j'ai l'impression que ça ne colle pas avec ce que je veux être. »*

L'approche de ces contradictions semble donc passer par la façon dont les individus conçoivent leur représentation personnelle. Celle-ci est en effet « toujours susceptible d'être en décalage avec le réel », et n'est pas fixe, insaisissable (Kaufmann, 2014, p.132). Le contexte est alors un élément déterminant quant à son orientation, et décide de ses variations : « le mélange de différentes versions n'est pas arbitraire, la position dépend du contexte, gestuel et d'interaction » (Kaufmann, 2014, p.149). Heinich estime même que « rien, dans la vie sociale, n'existe hors contexte » : la pluralité identitaire des acteurs doit être reconnue, il faut donc savoir « ramener le sexe quand il y a lieu, et l'oublier quand il n'a pas sa place » (Heinich, 2003, p.118). Face aux contradictions, tenir compte du contexte et adapter son comportement est un début de réponse : pour Charles, l'intérêt est d'agir pour empêcher les femmes de subir des stéréotypes. On va surveiller son comportement si celui-ci va avoir pour enjeu de changer les choses ou pas : « *Cela dépend de l'effet* ». De même pour Aurore : « *Ca dépend du contexte. (...) Si mon comportement, suivant un stéréotype, empêche une évolution, je vais éviter, mais si ce n'est pas le cas je ne vois pas le problème.* » La question sous-jacente qui amène à ces justifications est, en plus de l'articulation du féminisme ou de l'égalité avec la vie de couple, celle de leur compatibilité avec l'hétérosexualité en général.

## 2. Le féminisme comme moyen de supprimer les normes : la justification d'un comportement ambivalent

Parmi les personnes interrogées, aucune ne se retrouve vraiment dans la situation que décrit Delphy, qui explique que par le passé, « beaucoup avaient l'espoir que le mouvement [féministe] allait changer leur vie ici et maintenant ». Dans le cas présent, les

enquêté-e-s revendiquent souvent une certaine cohérence de leurs convictions féministes avec leur quotidien. D'une part, la grille de lecture théorique féministe et les principes égalitaires ne sont jamais appréhendés comme un « élément constitutif d'une neutralisation du genre » (Déroff, 2007, p.48). Rejeter les a priori sur les genres ne signifie pas renier sa féminité, quelle que soit la définition qui soit faite de celles-ci : « *Je me sens féminine sans avoir besoin de passer par... Parce que je suis une femme et voilà.* » (Aline) ; « *C'est facile d'être féminine quand on a les cheveux longs, et maintenant que j'ai les cheveux courts... Je pense que je me maquille plus. C'est important quand même pour moi d'être identifiée comme une femme* » (Marine). Même constat chez les hommes : « *Je ne mets pas grand-chose en avant. C'est vrai que j'aime bien être bien habillé, un peu de parfum, etc. mais je n'ai peut-être pas besoin de ça parce que j'ai la voix grave, et du coup ça tend vers la masculinité* » (Dorian). Avec ou sans éléments extérieurs pour modifier son apparence, les enquêté-e-s, principalement cisgenres, cherchent à ce que leur identité de femme ou d'homme soit reconnue. Le féminisme ne s'inscrit donc pas par exemple en opposition avec la féminité: « *Je ne me sens pas moins féministe parce que je vais faire des choses qui sont très féminines* » (Léa). Car le féminisme, pour les personnes qui s'en revendiquent, apparaît avant tout comme un moyen de s'affranchir des normes au quotidien, celles de genre comme les autres. Ce discours se retrouve en particulier chez certaines femmes interrogées, cherchant à expliquer la manière dont le féminisme permet de vivre avec ce qui paraît être des contradictions, comme l'explique Léa :

*« Je pense que le féminisme c'est dire "je m'en fous des normes, je fais ce que j'ai envie de faire", donc peut-être que ce que j'ai envie de faire ça correspond aux normes, mais je le fais parce que j'en ai envie, et je ne le ferai pas parce que la société m'a dit. Après c'est très compliqué parce que forcément, on est tout de suite influencé. »*

Interrogée sur les liens entre féminisme et liberté, Alexandra estime que les deux termes sont synonymes : « *Ce n'est pas forcément "je vais arrêter de faire parce que c'est un stéréotype", c'est plus faire vraiment ce que j'ai envie, sans me borner* ». On remarque chez ces personnes une mise à l'écart des normes, le féminisme étant vu comme un mode de vie permettant de se mouvoir comme on l'entend, garantissant une liberté d'action et non établissant une liste d'attitudes à adopter à tout prix. Pour permettre la redéfinition des rôles souhaitée par les membres des couples rencontrés, il faudrait ainsi commencer par accepter ses ambivalences, car « mieux vaut les connaître pour pouvoir ruser avec nos

propres désirs » (Heinich, 2003, p.18) : « *Peut-être qu'inconsciemment on le fait parce que la société nous l'a inculqué, mais... Si j'avais envie de faire quelque chose qui est vu comme antiféministe, ben j'en aurais envie, je n'y peux rien. Je ne m'interdirais rien* » (Léa). Ce sont surtout les témoignages des femmes qui évoquent le plus concrètement l'approche des contradictions en rapport avec le féminisme, ce qui peut être lié au fait que les hommes sont dans la majorité des cas moins engagés dans la cause féministe que leur conjointe. Le fait de parler ouvertement de ces ambivalences représente en soi une approche dans laquelle les contradictions ne seraient pas toutes négatives : « Etre ambivalent n'est ni bien ni mal : c'est juste adhérer à des valeurs hétérogènes. » (Heinich, 2003, p.19). Pour illustrer cela, la thématique du rapport aux poils et à l'épilation a été citée à deux reprises en exemple : « *On est des êtres humains, on a le droit d'avoir des paradoxes. Par exemple les poils : ça me dérange d'avoir des poils sur les jambes ! Et voilà, ça ne me rend pas moins féministe de m'épiler. Je fais ce que je veux* » (Marine). En assumant ses contradictions, on signifie également qu'on ne peut pas les supprimer aisément, puisque nous sommes des individus complexes, dont la conscience est le résultat de diverses influences. Les ambivalences liées au féminisme ou aux principes égalitaires sont donc un fardeau avec lequel il convient de vivre au mieux :

*« Cette tension, tu l'as de toute façon : que tu choisisses d'être un couple avec le stéréotype, tu seras frustré-e parce que tu es féministe ; que tu choisisses de ne pas être dans le stéréotype tu seras frustré-e parce que les stéréotypes se ramènent à toi en permanence... Donc je pense que de toute façon cette tension tu l'as, et qu'après, il faut faire avec. » (Aurore)*

Alors, où placer une éventuelle limite pour s'assurer la supériorité de ses convictions face aux stéréotypes de genre, présents un peu partout dans notre vie ? Pour plusieurs personnes féministes interrogées, l'acte nécessaire pour justifier cette prédominance est la réflexion sur chaque action effectuée. Cette prise de recul est l'élément qui permet selon elles de déterminer la nature égalitaire ou féministe de la pratique qui va être effectuée, ou au contraire qui permet de prendre la décision de ne pas la faire. Lorsqu'apparaît la contradiction, « *on y réfléchit, il y a cette question-là, de quoi j'ai envie, et puis voilà* » (Marine). Un constat partagé par Alexandra : « *du moment que ça te plaît vraiment, et que ça ne t'est pas imposé sans remise en question.* » Suivant ce raisonnement, on trouve à nouveau une grande influence du contexte dans lequel se situe l'action, et de ses conséquences : « *si une action peut changer les choses, je m'applique à*

*la faire* » (Aurore). Un tel processus permet par exemple de ne pas « renoncer aux plaisirs asymétriques de la séduction » (Fassin, 2012, p.64) pour assumer ses convictions féministes. Car comme de nombreuses autres relations sociales, la relation de couple développe des rapports de forces différents. Comme le dit Fassin, « On n'en a jamais fini avec le pouvoir – jusque dans la relation amoureuse. Et c'est tant mieux » (Fassin, 2012, p.64). Pour autant, accepter ces situations et prendre une décision considérée comme pertinente car issue d'un processus de réflexion n'est pas quelque chose de facile. Plusieurs exemples cités en entretiens prouvent que l'individu n'est pas toujours capable de faire la part des choses et d'accepter sans problème ses contradictions. Aline explique ainsi ne pas éprouver de difficultés à concilier ses contradictions entre féminisme et stéréotypes de genre, à une exception près : « *le seul blocage que je peux avoir par rapport à ça c'est au niveau sexuel. (...) Il y a des trucs que je ne veux pas faire, parce que je n'ai pas envie d'avoir l'impression d'être quelqu'un de soumis, et ça me gêne beaucoup.* » Le processus de réflexion et de prise de recul est ici insuffisant à faire accepter une pratique. Pour Alexandra, ce long processus de prise de conscience semble avoir porté ses fruits : pendant longtemps, elle a changé la façon dont elle s'habille pour l'adapter aux goûts de Léo, sans que celui-ci ne réclame aucune modification. Ce n'est que récemment qu'elle a réussi à faire passer ses envies avant tout : « *depuis quelques mois en tout cas, maintenant, je me dis que s'il n'aime pas un truc, tant pis !* ». La complexité de tels processus réflexifs et d'acceptation de ses convictions rend les attitudes des individus concernés très aléatoires. Néanmoins, lors de l'articulation entre principes égalitaires et situations impliquant des stéréotypes genrés, ce sont souvent ces derniers qui font office de variable évolutive et sont appréciés différemment selon le contexte : les convictions semblent représenter une constante jamais abandonnée.

### 3. Égalité et féminisme, des principes jamais désavoués

Nous avons vu dans la première partie à quel point féminisme et égalité structurent le mode de vie des enquêté-e-s, et comment l'égalité s'est imposée comme une notion de référence. Ici, nous allons observer comment les personnes interrogées conservent ce principe comme inamovible dans leurs discours malgré la présence de tensions avec ce concept.

A l'échelle individuelle, on peut constater la puissance de l'idée d'égalité : ce principe apparaît parfois inapplicable mais impossible à abandonner (Kaufmann, 1993, p.94). Pourtant, la remise en question de la place de ce principe peut sembler logique au vu de l'illusion qu'il produit puis des difficultés qu'ils provoquent, après la confrontation « non seulement aux contraintes extérieures mais surtout à la plus grande des contraintes qui est la contrainte intérieure, la façon dont nos affects et émotions fonctionnent » (Tissot, 2015), que nous avons abordé précédemment. Cependant, Kaufmann remarque que lorsqu'une pratique, souvent inégalitaire, est justifiée, cette légitimation s'entremêle avec une réflexion égalitariste (Kaufmann, 2014, p.165) : il ressort souvent des entretiens effectués simultanément une volonté explicite de pouvoir participer chacun à n'importe quelle tâche et le constat d'une spécialisation complète ou partielle d'un des conjoints dans une tâche domestique particulière. Cette « idéologie de l'égalité » semble donc, y compris dans les milieux féministes, masquer le fait que l'identité de genre est injectée dès leur naissance (Delphy, 2003, p.56), et demeure une référence invariable dans les récits, même lorsque ceux-ci mettent à mal son application.

En étudiant le raisonnement opéré par les membres des couples, on voit que l'égalité peut se concevoir en référence à la « traditionnelle complémentarité des rôles sexuels » (Surprenant, 2009, p.44). Chez Cédric et Juliette, chacun revendique cette approche : « *on est assez complémentaires. (...) C'est vraiment dû au caractère* », tout en soulignant les aptitudes différenciées de chacun : « *C'est vrai que dans nos métiers on est assez clichés au final.* » (Juliette) ; « *Tu serais plus administratif. Oui c'est cliché mais tu as fait plus d'études* » (Cédric). Le partage des tâches représente tout de même « *la base* » de l'égalité au sein du couple. Et bien qu'il ne soit pas toujours évoqué, le concept de complémentarité est sous-jacent aux spécialisations de chacun dans le foyer. Selon Delphy, face au tiraillement issu de la difficulté à articuler ses principes avec ses actions quotidiennes, les personnes féministes tendent à adapter leur théorie à leurs pratiques au lieu de faire l'inverse (Tissot, 2015). De telles convictions apparaissent malléables, et leur complexité permet aux individus de les adapter dans leur esprit aux différentes situations qui se présentent, tandis que les actes ne présentent pas autant d'interprétations possibles. Comme l'affirme Delphy, « tous les mouvements » ont des dilemmes (Tissot, 2015). L'équilibre trouvé apporte une satisfaction quasi unanime chez les couples interrogés, qui répondent positivement à la question : « *Dans cette approche égalitaire du*

*couple, êtes-vous satisfaits de votre mode de vie ?* ». Ce compromis est une manière de « contourner le problème de l'impossible évaluation systématique de l'un par l'autre, qui complique les choses les plus simples » (Kaufmann, 2014, p.166), tout en assurant une certaine légitimité chez les partenaires : l'objectif semble plutôt s'orienter vers un refus des inégalités trop fortes qu'une véritable recherche de l'égalité (*ibid.*). Dans le même temps, lorsqu'il leur est demandé d'exprimer leur sentiment sur la possibilité d'acquiescer un mode de vie et une répartition quotidienne des rôles égalitaires, la grande majorité des enquêtés répond négativement, invoquant en partie des raisons d'origines sociales. En s'estimant personnellement plus aptes à parvenir à mettre en pratique l'égalité tout en considérant que cette égalité n'est pas appliquée ni possiblement applicable à une plus grande échelle, les membres des couples interrogés paraissent confirmer le double mécanisme de la théorie de la *privation relative*, selon laquelle la reconnaissance de l'inégalité vécue dans le quotidien se rapporte à la fois aux normes de justices mises en œuvres et à l'évaluation d'une inégalité « plus ou moins injuste relativement à ce que vivent d'autres personnes » (Voutat, Roux, Modak et al., 1995, p.30).

Ces adaptations des contradictions liées au principe d'égalité s'inscrivent dans un cadre plus large que celui de la simple situation quotidienne. Des telles difficultés à adopter un mode de vie clairement défini s'expliquent par l'ambivalence des différents modèles, modernes et traditionnels (décrits par Heinich concernant les femmes), car le nouveau ne supprime pas l'ancien. Les évolutions notoires ne datent que de quelques décennies, et lorsque les possibilités tendent à être vécues comme des obligations, « la source d'enrichissement comme une occasion de frustration » (Heinich, 2003, p.17), les contradictions de son mode de vie quotidien paraissent beaucoup plus périlleuses à appréhender. Pour autant, que ce soit une volonté ou un besoin, vivre en adéquation avec ses principes est une réalité pour ces couples. A travers leurs interactions, les partenaires semblent développer progressivement leur propre modèle de relations égalitaires.

## C. Les modalités de l'application du principe d'égalité chez les membres du couple : entre autonomie et influence mutuelle

Malgré les éventuelles contradictions et la malléabilité de ce concept, l'égalité ne semble donc pouvoir être abandonnée. Il s'agit donc d'étudier le processus par lequel les partenaires s'approprient cette notion : qu'est-ce qui, dans la si particulière sphère conjugale, amène à vivre ses contradictions en n'écartant jamais de son discours le principe d'égalité ? On observe un équilibre délicat entre la conservation de son identité et l'adaptation au contexte du couple et de l'identité de sa ou son partenaire. D'une part, il existe un impératif d'accomplissement personnel et mutuel des membres du couple, qui mène à une égalité en tant que respect de l'indépendance de l'autre (1). D'autre part, on assiste à une progressive modification identitaire dans le cadre du couple qui pousse les individus à adapter leurs comportements à l'autre (2).

### 1. Le besoin d'autonomie et d'indépendance des partenaires

Notion centrale pour les individus, l'égalité doit se frayer un chemin dans leur quotidien en même temps qu'ils construisent leur relation de couple. Le contexte d'application du principe d'égalité repose ainsi sur les valeurs d'indépendance et d'autonomie, qui elles aussi sont des concepts majeurs pour les couples interrogés.

Pour faire fonctionner le couple, trouver sa place au sein de cette sphère est pour les individus concernés un impératif. L'identité individuelle doit trouver sa place dans le « moi conjugal », car le sentiment d'insatisfaction qui se développe dans le cas contraire, transformant chaque geste en acte pénible, peut mettre en péril les rapports entre les partenaires et l'avenir de la relation (Kaufmann, 1993, p.107-108). La satisfaction de chacun est primordiale, puisque désormais le couple n'a plus une fonction de reproduction sociale mais de confirmation de l'identité personnelle et surtout d'accomplissement mutuel de l'homme et de la femme (Walch, 2003, p.206). Le cas des enquêté-e-s, dont la moyenne d'âge est de 23 ans, correspond au moment particulier que représente la jeunesse, centrée autour de la construction de l'autonomie individuelle (Kaufmann, 1993, p.62). Se mettre en couple est alors un choix qui revêt une grande importance pour certaines personnes

interrogées : « *c'était peut-être mon premier vrai choix de ma vie* » (Dorian). Femmes comme hommes, plusieurs enquêté-e-s ont évoqué leur réticence envers le concept de la vie à deux, à un moment antérieur à la mise en couple avec leur partenaire actuel : « *Je ne voulais pas du tout me mettre en couple, je ne supportais pas l'idée d'être en couple : être avec quelqu'un tout le temps, avoir des obligations envers quelqu'un...* » (Maëlle) ; « *C'était plus l'idée de quelque chose de trop rigide...* » (Dorian). La méfiance envers ce cadre de relations amoureuses s'est pourtant dissipée chez les membres des couples interrogés, dont l'intégralité semble se trouver dans une situation épanouissante pour eux-mêmes en étant en couple.

Le couple apparaît comme un vecteur d'épanouissement personnel pour les différents partenaires, bien qu'une telle relation se développe dans une société fondée sur la responsabilisation individuelle, enjoignant chacun à construire sa propre identité (Kaufmann, 1993, p.124-125). C'est peut-être à travers cette responsabilisation mutuelle que les partenaires imaginent naturellement tendre vers l'égalité. On ressent particulièrement cette vision dans le discours de Martin, pour qui l'égalité se résume à cette phrase : « *tout le monde est responsable de tout* ». Pour lui, le couple est une association de deux individus responsables, qui s'entraident mutuellement ce qui permet de vivre de façon égalitaire. Il explique ainsi qu'en vivant seul dans un premier temps, « *tu apprends à faire les trucs pour toi-même, c'est plus facile de les faire quand tu es à deux* ». Cette accentuation sur la notion de responsabilité a d'ailleurs influencé sa partenaire Marine (« *je me donne plus les moyens de ce dont j'ai envie, parce que c'est sa philosophie et il me pousse à la faire* »), leur permettant de partager le même idéal de vie commune et d'attitude par rapport à la répartition des tâches et à l'égalité en général. L'épanouissement est donc personnel et mutuel, car la gratification personnelle dans le cadre du couple demeure très présente dans les relations entre conjoints. Ainsi, le phénomène d'individualisme sexuel, affirmant le « droit égal de chacun au plaisir » (Marquet, 2004, p.23), est une revendication évidente chez les couples interrogés, comme le montre la remarque de Léa à Sacha : « *Si tu ne pensais qu'à toi au lit je pèterais un câble, je te le dis clairement* ». Les partenaires veulent autant l'un que l'autre, le bon fonctionnement du couple passe logiquement par une égalité visible, car l'inverse signifierait la fin de la relation. Bien que cela ne garantisse pas la reconnaissance d'inégalités moins visibles, ce processus paraît augmenter la certitude de la présence de l'égalité. Cette égalité passe par

l'épanouissement personnel, y compris lorsque que le comportement du ou de la partenaire n'est pas remis en cause : « *C'est l'idée de passer des bons moments. Etre mieux à deux que tout seul, sinon on reste seul, c'est plus facile que d'être à deux* » (Sébastien).

Pour garantir ce sentiment de développement personnel au sein d'une relation de couple, l'autonomie est une notion clé. Reconnaître l'importance de celle-ci passe parfois par une remise en question provoquée par une période de célibat post-conjugal, comme dans plusieurs cas au cours des entretiens, en particulier ceux des femmes interrogées. Léa a ainsi redéfini ses priorités en termes de rapports au sein du couple après avoir vécu des expériences plutôt négatives : « *J'appréhendais de perdre totalement ma liberté, j'ai eu des ex très jaloux et je n'avais pas du tout envie de revivre ça, parce que clairement ils décidaient qui je voyais, enfin ils voulaient décider (...). C'est quelque chose que je ne voulais pas revivre.* » Cette perte de liberté invoquée exprime la nature des standards d'autonomies dans le couple pour les personnes estimant vivre une relation basée sur des rapports égalitaires. L'individu doit avoir sa place dans la relation, ne pas se sentir oppressé par l'entité construite à deux : « *Le mot "couple" est traumatisant pour moi ! (...) Tandem c'est bien (rires)* » (Mélanie). Dans le même temps, chaque partenaire possède un « cadre d'interprétation qui lui est propre » (Kaufmann, 2014, p.150), pouvant entraîner une vision différente de l'égalité, de l'autonomie ou de la liberté personnelle. Mais c'est ici la problématique initiale des personnes concernées de trouver comment concilier l'individualisme et le besoin de vivre en couple, et de gérer des relations basées sur la négociation (Walch, 2003, p.205). Les partenaires doivent trouver une vision commune de l'autonomie : « *Quelque chose me semble hyper important, c'est le fait de garder son indépendance. (...) On a chacun sa vie, c'est ce qui fait que ça marche, (...) ça me semble nécessaire d'avoir des temps ensemble et des temps séparés* » (Juliette). L'indépendance de chaque partenaire, indispensable aujourd'hui dans une relation de couple, se définit progressivement à deux, se négocie, et représente une première étape vers le sentiment de vivre une relation égalitaire.

L'ambivalence paraît être une caractéristique inhérente à l'individu autonome vivant en couple. Le paradoxe de l'individualisme contemporain est de souhaiter une vie qui « autorise à être ensemble tout en permettant à chacun d'être seul » (de Singly, 2000, p.7). Une telle situation ne peut avoir lieu sans l'apparition de conflits, conséquences de la rencontre entre la « recherche de l'authenticité et le souci de ses engagements » (de Singly,

1996, p.233). Lorsqu'Aurore avoue que ses soirées entre copines lui permettent de « redevenir "no limit" » (« de temps en temps, ça fait du bien »), elle illustre la difficulté de parvenir à concilier au quotidien avec son ou sa partenaire les deux notions évoquées par Singly. La recherche de l'égalité s'inscrit dans cette quête de conciliation de nombreuses conceptions entre interprétations individuelles et situations quotidiennes vécues à deux. Vivre à deux ses désirs et ses contradictions s'apparente alors à une utopie (Welzer-Lang, 2007, p.157). Mais malgré cette approche individualiste du couple qui se retrouve chez plusieurs personnes interrogées, le partage et l'influence mutuelle s'avèrent être également des notions clés chez ces couples, et apportent une approche différente de la mise en application des principes égalitaires.

## 2. Une redéfinition identitaire au contact de l'autre : le partage négocié des valeurs égalitaires

L'égalité peut également s'appréhender sous l'angle des efforts partagés de l'un envers l'autre permettant un équilibre des identités au sein du couple. En se mettant en couple, les deux partenaires cherchent une relation de personne à personne, à « vivre la redéfinition mutuelle des identités » (Kaufmann, 1993, p.67).

Les membres du couple sont à la recherche d'une évolution identitaire commune. Dans ce contexte, l'identité des individus possède une stabilité relative, mais est également confrontée à des « mouvements à court terme que l'on nomme va-et-vient identitaire » (Singly de, 2000, p.28). Dans le cas des couples rencontrés, on va a par exemple constater que plusieurs hommes ont été amenés vers le féminisme en conséquence de l'engagement ou des convictions de leur conjointe. Les particularités de ces convictions ont, sur le long terme, entraîné une évolution : lorsque Cédric affirme qu'il n'aurait pas été le même du point de vue des pratiques égalitaires s'il n'avait pas côtoyé Juliette, cette dernière confirme : « *Je l'ai plus fait changer que lui ne m'a fait changer* » ; tout en insistant sur la fluidité de cette évolution : « *je n'ai jamais eu à forcer, à réfléchir à ça. Elle ne m'a rien imposé* » (Cédric). La découverte d'une cause comme le féminisme peut se révéler être une charge identitaire très importante, pas toujours partagée avec la même intensité au même moment par les deux partenaires. Chacun doit prendre cela en compte pour permettre l'évolution de l'autre dans le même sens que soi. Alexandra a par exemple pris du recul par rapport à l'initiation de son conjoint au féminisme : « *je me suis dit "il faut que tu lui laisses*

*le temps. Tu ne peux pas lui demander d'aller aussi vite que toi sachant que ce n'est pas son combat" ».* Un relâchement que souhaitait Léo, pour pouvoir aller dans le même sens qu'elle : *« Quand l'autre a conscience de ce qui ne va pas, il faut laisser aussi à la personne le temps d'évoluer. »* Avec le souci de trouver le rythme adéquat aux deux partenaires, l'identité de l'individu se laisse donc « infléchir par l'interaction dont le couple est le siège constant » (Bihr et Pfefferkorn, 2002, p.143). C'est d'autant plus remarquable à long terme, avec l'exemple de Cédric et Juliette, en couple depuis très jeunes : *« Comme on s'est mis ensemble à l'adolescence, on s'est vraiment construit ensemble. C'est pour ça que c'est difficile de dire si on a changé ou pas parce qu'on final on a construit ces rapports et cette égalité ensemble. »* (Juliette) Alors qu'ils estiment toujours avoir eu des convictions égalitaires, ils pensent également que ces convictions ont évolué avec eux au cours de leurs sept années de relation. A nouveau, on observe en parallèle à l'évolution identitaire commune la malléabilité de la notion d'égalité des sexes. Mais plus qu'une influence inconsciente, le conjoint a pour fonction la « validation de l'identité de son coéquipier » (Singly de, 1996, p.84) : la pression sociale de l'épanouissement personnel pousse les membres des couples modernes à une mobilité conjugale entraînant une transformation régulière des identités de chacun (*ibid.*). Reprenons le cas d'Alexandra et Léo : alors qu'ils étaient déjà en couple, Alexandra a développé un engagement féministe qui est devenu central dans sa vie et son identité. Une situation qui était au début difficile à accepter pour Léo : *« Ce n'était pas simple à vivre au début. Entre le fait que tu sois sur la défensive, que tu aies besoin que je change, tout en – de mon point de vue – supportant ce changement de caractère... C'est une espèce de poids qui s'est ajouté à notre relation. »* Mais à force de temps, de négociation et de communication (*« un mot qui revient souvent »*), il a fini par accepter le changement d'identité d'Alexandra, et a donc adapté son comportement. Aujourd'hui, cette modification identitaire est entérinée et elle est le résultat d'une évolution commune aux deux partenaires, comme l'illustre le constat fait par Léo : *« si je l'avais rencontrée et qu'elle était déjà féministe, à mon avis ça n'aurait jamais marché. (...) Inversement, si admettons qu'on est plus ensemble et que je rencontre une autre nana qui est féministe, ça pourrait marcher. (...) J'ai déjà assez changé pour pouvoir l'accepter. »* On observe ainsi que pour construire son identité, un individu s'ancre dans un processus interactionnel : *« c'est dans et par les interactions avec autrui que s'élabore une définition de soi. »* (Déroff, 2007, p.18).

Parmi ces interactions et pour permettre cette modification identitaire mutuelle et négociée, les membres du couple effectuent des efforts l'un envers l'autre. C'est ce compromis qui permet une évolution commune, et une certaine harmonie entre les partenaires. Les malentendus peuvent être nombreux dans cette quête de changement synchronisé, car les rapports amoureux sont une « démocratie à deux », fondée sur de nombreuses tractations (Walch, 2003, p.205). Cette caractéristique inhérente au couple moderne tend à souligner l'importance de la communication entre les partenaires pour parvenir à un objectif commun qui passe par un changement. Tenter de mettre en place des rapports égalitaires ainsi qu'une vision partagée de l'égalité ne peut se faire sans dialogue, ainsi que des efforts de communication réciproques. Cela s'applique aussi aux pratiques sexuelles : « *Physiquement, on ne peut pas savoir ce que l'autre ressent. S'il n'y a pas de communication, on peut rester dans une impasse hyper longtemps, parce que l'autre ne va pas capter, par rapport aux attentes de l'autre...* » (Léo) ; mais également de manière générale : « *On essaye de se ménager une capacité de dialogue, donc une capacité de rester en mouvement* » (Charles). Cette remarque illustre parfaitement l'apport de la communication à la perpétuelle évolution du couple : si l'identité d'un conjoint se transforme, il faut que l'autre puisse comprendre ce processus pour espérer évoluer dans le même sens. Pour atteindre ensemble l'égalité, il faut en avoir simultanément la même conception. Sans dialogue, atteindre ce but s'avère improbable. Cet effort de communication s'additionne aux efforts de présentation, visant à « rendre acceptable par l'autre son soi » à travers un travail de légitimation (Singly de, 2000, p.138). On peut retrouver cette problématique à travers les différentes attitudes des individus selon la présence ou l'absence de leur conjoint ou conjointe autour d'eux : « *quand Léa est là j'essaye de faire attention de ne pas dire n'importe quoi, même si des fois je n'y arrive pas. (...) Je ne sais pas pourquoi* » (Sacha) ; « *C'est évident, je me retiens un peu quand tu es là. (...) Il y a des retenues minimales* » (Aurore). Dans le cas de l'humour sexiste chez les hommes, évité en présence de leur conjointe, on observe un révélateur supplémentaire de l'implantation de l'égalité comme norme au sein des jeunes couples, et de l'évidence des efforts qu'il faut faire pour la préserver au moins en apparence. Les efforts des partenaires se retrouvent également dans des pratiques concrètes et réciproques comme les rapports sexuels, en témoigne la norme de réciprocité devenue centrale dans l'activité sexuelle des couples, avec par exemple la hausse des pratiques sexuelles symétriques (Marquet, 2004, p.23) : « *Je trouve que quand on considère le féminisme au sein de la sexualité, on considère*

*toujours que la femme doit dominer, ou que les positions doivent s'inverser, alors que pas du tout. C'est juste prendre plus en compte les désirs en fait* » (Alexandra). La volonté d'un désir partagé inscrit ici la sexualité dans un « mouvement général qui valorise (...) la communication et le partage entre conjoints » (Marquet, 2004, p.23) et matérialise l'égalité en plaisir commun et réciproque à travers les rapports sexuels. Les efforts pour atteindre l'égalité, en particulier dans ce domaine, nécessitent une compréhension importante entre les partenaires, et sont peuvent parfois être ressentis comme asymétriques : Sébastien explique ainsi que dans leur sexualité, le « *feu vert* » est donné avant tout par Mélanie, mais que cela participe à maintenir des rapports égalitaires et non une inégalité car il estime que « *la sexualité des femmes est plus complexe que [celle des hommes]* ».

Mais si la gestion des contradictions liées à des principes égalitaires s'inscrit dans le cadre des modifications identitaires partagées par les membres du couple, les origines de ces ambivalences semblent être plus profondes. Redéfinir les rôles, affronter ses contradictions et se construire un cadre conjugal propice à l'égalité sont des processus complexes à appliquer car il existe des influences qui agissent en amont sur la construction des individus et leur inculquent des représentations dont il est très difficile de se séparer.

---

### III. Le poids des rôles genrés : un apprentissage à la fois admis et réprouvé

---

Les éléments précédents ont permis d'observer les efforts que font au quotidien les personnes interrogées, en tant qu'individus et conjoints, pour concilier leurs désirs et leurs principes. Mais ces désirs sont le produit de processus que les enquêté-e-s ne peuvent apparemment pas contrôler. Les rôles genrés, imprégnés, semblent être la raison pour laquelle les individus ne peuvent poursuivre un modèle de rapports égalitaires entre personnes de genre différent sans rencontrer de contradictions. Sans renier cet apprentissage, ni remettre en cause leur identité, les personnes interrogées constatent son influence dans leurs relations sociales et leur quête d'égalité. Cette situation est le résultat d'une socialisation différenciée, processus prenant place depuis la naissance des individus. Elle définit à travers différents mécanismes une identité particulière avec laquelle ils se meuvent malgré les inégalités qu'ils provoquent (A). Cette différenciation des identités de genre est souvent remise en cause, à travers des changements sociaux et des prises de conscience dans différents domaines de la vie sociale, mais ceux-ci sont limités par la présence de mécanismes et d'acteurs qui renforcent l'influence de ces rôles prédéfinis (B). Ce constat détermine le contexte dans lequel l'égalité peut être recherchée, et révèle l'ambiguïté avec laquelle les enquêté-e-s approchent ce concept : optimistes ou non quant à la présence effective de l'égalité des sexes dans leur couple ou de manière générale, leur emprise demeure restreinte (C).

#### A. L'inévitable socialisation différenciée

Quelles que soient leurs convictions, féministes ou non, les personnes interrogées font toutes le constat d'un phénomène de construction sociale à l'origine d'une différenciation entre les genres. L'attribution de caractéristiques identitaires propres aux individus selon leur sexe biologique apparaît comme le premier obstacle à l'égalité entre

les sexes. Ce processus commence dès l'enfance, où la socialisation primaire projette les premières représentations des identités de genre chez les individus (1). Ces particularités inculquées se retrouvent dans les étapes ultérieures de la vie des individus, où les enquêté-e-s remarquent les conséquences de ces différentes constructions identitaires et les inégalités qu'elles entraînent (2). Pour autant, ce témoignage ne se traduit pas par un rejet de son identité de genre qui, façonnée depuis l'enfance, est désormais une caractéristique indissociable de l'individu, que celui-ci assume (3).

## 1. L'expérience d'une éducation genrée

Femmes et hommes évoluent et sont représentés de façons différentes. Des caractéristiques leurs sont attribuées notamment via des « socialisations différentes à la virilité et à la maternité qu'on appelle plus généralement masculinité et féminité. » (Welzer-Lang, 2007, p.75).

Ces représentations, dont « l'être humain est pétri », sont inculquées dès la naissance (Jonckers, Carré et Dupré, 1999, p.291). Les stéréotypes liés au genre sont projetés par la société sur les enfants avant et après leur naissance : filles passives et soumises, garçons actifs et courageux (Welzer-Lang, 2007, p.45). Les caractères sont modelés selon le sexe biologique, et déterminent donc à l'avance et en partie la personnalité des individus. Dès nos premiers moments, une catégorie d'appartenance et d'identification nous est prescrite, et les individus existent en tant qu'être sexués (Déroff, 2007, p.20). Ces catégories sont perçues par les individus enfants, qui paraissent très réceptifs puisqu'elles permettent une première forme d'identification. Le témoignage d'Aurore transmet parfaitement ce sentiment de catégorisation, tout en expliquant s'être sentie consciente de ce processus : *« j'ai compris dès toute petite qu'on me demandait d'être une fille, et qu'être une fille, c'était jouer un jeu, avoir un masque genre rôle social, faire des choses qui ne sont pas naturelles, et ça m'a marquée très jeune. (...) J'ai endossé ce rôle de femme délibérément »*.

Cet apprentissage précoce des codes de genre est un des principaux objets d'opposition des mouvements féministes car il est à l'origine des différences qui sont avancées pour légitimer les inégalités. Femmes et hommes perçoivent dans leur environnement une « multiplicité de contrastes qu'il[s] ordonne[nt] ensuite, hiérarchiquement, en représentations socialement admises », qui sont par la suite

justifiées et expliquées par l'éducation (Jonckers, Carré, Dupré, 1999, p.298). L'éducation est un vecteur de reproduction de ces représentations, car la famille est un lieu de socialisation essentiel. Certaines personnes rencontrées, dont l'engagement et les convictions sont avérées, se rendent compte de ce phénomène en prenant du recul par rapport à leur enfance : « *en tant que filles, dans notre famille, on s'est toujours rendu compte qu'on n'était pas traitées de la même manière que nos cousins masculins* » (Morgane). La manière dont un individu est éduqué est donc primordiale : c'est au sein de la famille que se fait « l'apprentissage d'attitudes et de comportements » (Surprenant, 2009, p.112) et est conditionnée la formation de l'individu aux rôles différenciés.

Ainsi, même si une personne féministe ou égalitariste s'oppose à ce mécanisme reproductif, elle en est en partie le produit : un individu socialement différencié avec des références particulières selon son genre. Exprimé par Delphy, « pour être féministe, on en est pas moins femme » : il n'est pas possible de faire « table rase d'une éducation, d'une formation, d'une construction de l'être intérieur » (Tissot, 2015). Tout ce qui est inculqué durant l'enfance et qui parfois continue à l'être à d'autres moments de la vie renforce l'opposition à la volonté égalitaire. Un exemple des « effets asymétriques » de cette socialisation différenciée se retrouve dans les codes des relations amoureuses, où les apprentissages de la féminité et de la virilité forment un décalage dans les perceptions : « les femmes se vivent comme actives dans leur quête de rencontres, là où les hommes les perçoivent comme passives et dépendantes. » (Welzer-Lang, 2007, p.49). Les relations de séduction sont alors un domaine où femmes et hommes anticipent les « expressions attendues de [leur] féminité ou de [leur] masculinité » (Déroff, 2007, p.45). Ces anticipations peuvent être renégociées mais la première approche des acteurs prévoit une attitude genrée à la fois pour soi et pour la personne qu'il côtoie, illustrant l'impact de la socialisation différenciée.

## 2. Le témoignage des différences et des inégalités

Conséquences de ces constructions sociales différenciées, les représentations genrées sont à l'origine des inégalités de genre par les différences qu'elles inculquent chez les individus socialisés. Une fois les premières étapes de la socialisation passées, on peut observer à quel point les contrastes résultant de l'éducation sont présents dans les

relations sociales. Ils produisent des « conduites éprouvées et stéréotypées » (Jonckers, Carré, Dupré, 1999, p.298) qui fixent les comportements des individus dans une multitude de domaines de leur vie sociale. Ce vaste spectre d'influence permet de remarquer de façon claire l'omniprésence de ces contrastes et les disparités qu'ils entraînent. Si les avancées obtenues par les mouvements féministes ont été remarquées, c'est justement parce qu'elles s'attaquent « à des questions (...) simples et essentielles » (Gardey, 2011, p.15). Une approche féministe permet de remarquer que notre façon de voir les choses découle directement de ces représentations différenciées : « *On est éduqué dans une espèce de préjugé constant sur les autres, et l'approche féministe, ça t'ouvre un regard neuf déjà sur les femmes, mais sur tout le reste au final* » (Léo). Ces préjugés et leur asymétrie sont d'autant plus importants qu'ils interfèrent dans les interactions entre personnes de genre différent.

Parmi ces interactions, la sexualité se révèle être un « lieu privilégié de la production interindividuelle de la différenciation sexuée » (Déroff, 2007, p.45), tant les représentations concernant ce domaine semblent dicter les comportements et les essentialiser en fonctions du genre des individus. La sexualité est particulièrement soumise à des « doubles standards de sexe qui structurent les conduites au fil de la vie et les perceptions » (Marquet, 2004, p.25) : les témoignages des enquêté-e-s montrent à quel point ces divisions sont visibles et peuvent être un obstacle à l'épanouissement personnel. Pour Alexandra, la vision masculine domine implicitement les représentations des relations sexuelles, et cela pose un problème lorsqu'un des deux partenaires est une femme :

*« Je ne pense pas que la pénétration "pénis dans vagin" ça soit vraiment le truc que je préfère dans la sexualité. C'est un peu ça le problème : d'office, on a considéré que l'acte sexuel ça devait être ça, alors qu'au final moi ce n'est pas forcément ce que j'ai envie en permanence »*

De son côté, Aurore, évoquant les recherches de John Gagnon<sup>7</sup>, explique que les rapports sexuels sont régulés par des « *scripts* » imprégnés de représentations propres à chaque genre, et que cela a structuré son approche de l'acte sexuel et son comportement : « *Moi j'ai du mal à être dans le rôle de celle qui entreprend et qui propose, parce que ça ne fait pas partie du script.* » Une fois établies, ces représentations ont toutes les chances d'être reproduites concrètement car elles servent de support de référence aux individus

---

<sup>7</sup> GAGNON, John. *Les scripts de la sexualité*. Essais sur les origines culturelles du désir, Payot, 2008, 202 p.

qui n'ont pas d'expérience, et peut ainsi structurer l'intégralité de ces expériences. Dans la même approche, la quasi-totalité des personnes interrogées (seize sur dix-huit) estime qu'il existe dans les représentations générales un schéma dans les rapports sexuels qui induit chez les partenaires hétérosexuels des rôles et des comportements différenciés : « *Je pense qu'il y a une vision de la femme un peu soumise, de l'homme un peu dominant, qu'on est obligé de passer par la pénétration pour faire un rapport sexuel* » (Léa) ; « *une vision de la fille passive (...) dans le sens commun* » (Dorian). Ceux-ci montrent qu' « *il y a des comportements qu'on prête naturellement aux hommes et naturellement aux femmes* » (François). Surtout, ils mettent directement en péril l'autonomie des femmes en tant qu'individu et posent les bases d'inégalités structurelles entre les genres.

En effet, à de nombreux égards, le genre est une variable qui se retrouve dans d'autres secteurs de la vie sociale et est utilisée pour former une catégorie d'individus à subir des contraintes spécifiques. Il existe par exemple un « souci inégal des apparences », par lequel les femmes se voient exiger des qualités esthétiques requérant davantage de préoccupation de leur apparence corporelle que les hommes (Bihl et Pfefferkorn, 2002, p.263). Ce qui s'apparente à un « travail de beauté » génère un « ensemble de rites (...) dont l'objectif est la mise en conformité avec l'ordre social esthétique » (Welzer-Lang, 2007, p.52) et semble surtout provoquer une charge mentale demandant une attention quotidienne chez les femmes : « *J'y réfléchis souvent en fait, clairement je pense que j'y réfléchis beaucoup plus que Léo. Tous les matins, je réfléchis à quelle impression je vais vouloir donner de moi* » (Alexandra). Une déclaration qui, si elle n'est pas forcément partagée par toutes les femmes interrogées, contraste avec celles des hommes : « *Il y a des choses de mon physique (...) que je n'aime pas, mais ce n'est pas par rapport aux autres forcément : je sors dans la rue, je ne me coiffe pas, je m'en fous* » (Sacha). Enfin, d'autres concepts qui mettent en scène les interactions entre femmes et hommes alimentent les représentations à l'origine d'inégalités de traitement, comme la galanterie qui « repose sur une image du corps féminin précieux, fragile, un objet à contrôler » (Bihl et Pfefferkorn, 2002, p.267-268).

### 3. L'identité de genre, pour le meilleur et pour le pire

Malgré ce constat de différences socialement construites menant à des inégalités de traitement, les individus ne rejettent pas pour autant leur identité de genre. Celle-ci, facilitant l'intégration et l'organisation sociale, peut toutefois rendre plus difficile la distanciation envers les préjugés que l'intégration des codes sociaux provoque. Reçue dès la naissance, cette identité est « travaillée » par les individus depuis lors (Maruani, 2005, p.49), qui en s'identifiant aux références existantes, évoluent chacun à leur manière sans forcément remettre en question les définitions de féminité et masculinité socialement acceptées. Ces modèles culturels de féminité et masculinité sont « mouvants, évolutifs » (Déroff, 2007, p.20), mais la volonté d'un individu d'être reconnu par le regard d'autrui comme appartenant à la catégorie de genre qui lui a été assignée persiste. Il est alors possible que ce phénomène s'accompagne d'une mise en avant des différences de nature biologiques entre femmes et hommes, qui vont venir justifier les préjugés à propos des inégalités hommes-femmes (Baudelot et Establet, 2007, p.19).

En intégrant les codes qui caractérisent les genres, il devient plus difficile de prendre du recul envers la hiérarchisation des catégories de genre car toutes les caractéristiques de celles-ci tendent à être perçues comme naturelles, éloignant donc une éventuelle critique. En intériorisant les rôles sexués, les individus ne vont pas toujours déceler une différence de traitement entre les genres. Par exemple, les femmes ne percevraient pas toujours « l'inégal partage des tâches dans leur couple une forme d'expression de la domination masculine » (Maruani, 2005, p.180). De même, les phénomènes décrits précédemment concernant l'apprentissage d'attitudes passives par les femmes peuvent être appréhendés comme une forme d'action venant nier la division actif-passif des interactions entre femmes et hommes en matière de séduction : « *Il y a la question du premier pas, mais au final c'est relatif car c'est la femme qui essaye par tous les moyens d'attirer l'attention, et l'homme qui au final va faire le soi-disant premier pas, mais ça a été beaucoup poussé par la subtilité de la femme* » (Aline).

Le couple est une sphère qui va accentuer ce processus qui masque les rapports de domination et affirme la volonté d'être reconnu comme individu membre d'une catégorie de genre. Déroff estime ainsi qu'en matière de vie sexuelle et amoureuse, c'est le regard

des autres qui sert de révélation ou de confirmation de soi comme homme ou femme (Déroff, 2007, p.22). Ce regard est d'autant plus présent lorsque deux individus évoluent en couple. Prenant l'exemple de l'organisation d'un dîner avec des amis par elle et son conjoint, Aurore explique que les différents standards de genre qui existent posent problème lorsqu'un acte est accompli en tant que couple, en raison de l'influence du regard d'autrui qui semble inévitablement générer un jugement par rapport à ces standards :

*« Moi j'invite quelqu'un, il faut que la bouffe soit bonne, ne serait-ce que parce qu'aussi mes amis me renvoient aussi ça. Et cette responsabilité-là est à la fois ancrée en nous et renvoyée plus aux nanas, et du coup c'est compliqué de lâcher prise alors que tu sais que ça ne va pas être réalisé comme tes standards te l'imposent, et des standards qui sont aussi attendus de l'extérieur. »*

Dans les interactions entre femmes et hommes en termes de séduction, les catégories de genre et les codes qu'elles véhiculent sont parfois considérés sous un aspect positif, et ne sont pas à première vue appréhendés comme une injonction car ils représentent un moyen de compréhension élémentaire qui va permettre de développer ces interactions : *« Il faut des codes quand même pour pouvoir se rencontrer »* (Marine). Sans pour autant rejeter la possibilité la transgression de ces normes, le fait de savoir quel type d'attitude adopter pour faire réaliser à son interlocuteur la nature de ses intentions ou tout simplement lui plaire peut être vu comme utile. Les logiques d'anticipations des expressions de la féminité ou de la masculinité (Déroff, 2007, p.46) peuvent conférer une certaine facilité pour entrer en contact, en particulier dans une logique de séduction.

A travers tous ces exemples, on remarque que la posture ambiguë des individus envers les normes induites par leur identité de genre ne tend pas vers une volonté de déconstruire totalement les apprentissages genrés qui ont pavé les étapes de leur socialisation. Pour Welzer-Lang par exemple, les recherches montrent que les « femmes aiment être des femmes », bien que « cet enfermement dans la féminité s'inscri[ve] dans la complémentarité qui socialise les hommes comme dominants... des femmes » (Welzer-Lang, 2007, p.51). Dans une approche similaire, François de Singly soulève la question des « effets inattendus de la perspective féministe » et la possibilité que celle-ci participe à renforcer socialement l'identité de genre, « conséquence sans doute inévitable du fait de la forte revendication d'une juste égalité. » (Maruani, 2005, p.48). Rechercher l'égalité entre les genres ne passerait donc pas obligatoirement par un rapprochement des caractéristiques de chacun des genres. Mais toutes ces différences sont le résultat de

représentations générales exprimées par les enquêté-e-s, et on peut se demander si leur influence ne se trouve pas aujourd'hui relativement affaiblie.

## *B. Des conséquences prégnantes, même chez l'individu égalitaire*

Ce constat de l'omniprésence des représentations sociales liées au genre, prémices des difficultés d'application de l'égalité entre les sexes dans le couple et les relations sociales, génère des évolutions. Tant au niveau individuel que global, des changements ont été opérés pour reconnaître l'empreinte des stéréotypes de genre sur les inégalités femme-homme, dans des domaines tels que la spécialisation des rôles domestiques et la sexualité, mais ces représentations perdurent (1). Les pressions qu'appliquent les différents mécanismes et acteurs sociaux illustrent les difficultés quotidiennes qu'affrontent les personnes souhaitant remettre en cause la présence de ces normes de genre (2).

### **1. L'insuffisante évolution des normes de genre : une pression sociale encore très présente**

A la suite des avancées obtenues sous l'impulsion des mouvements féministes depuis maintenant plusieurs décennies, des améliorations peuvent être notifiées en termes d'égalité des sexes et de diminution de préjugés sexistes. Cette période de mutations sociales relativement récente s'est accompagnée, comme d'autres, de changements de paradigmes et d'une reconsidération des représentations (Jonckers, Carré, Dupré, 1999, p.296). Dans les mentalités, une critique du machisme commence à se généraliser, et les hommes participent à cette opposition aux modèles virils (Welzer-Lang, 2007). Pourtant, ces évolutions notables n'empêchent pas les militant-e-s féministes et les recherches en sciences sociales à continuer à se mobiliser : un constat est effectué, relevant le « caractère mitigé des changements sociaux des dernières décennies du vingtième siècle » (Maruani, 2005, p.112), car les inégalités subies par les femmes dans de nombreux domaines se développent malgré l'influence du principe d'égalité (Maruani, 2005, p.82) que nous avons étudié dans la première partie de ce mémoire.

La survivance des inégalités de sexe se retrouve à travers une multiplicité de mécanismes qui perpétuent un processus de domination entre les genres, dont les femmes sont les victimes. Cette domination revêt tout d'abord un aspect symbolique : la reproduction de « rôles, de postures légitimes propres au féminin et au masculin dans l'impensé des hommes et des femmes » est perpétuelle (Guionnet et Neveu, 2014, p.371) tant les comportements qui appliquent cette domination symbolique sont ancrés chez les individus socialisés. On peut apercevoir ce phénomène avec l'exemple de Dorian, qui bien qu'engagé personnellement à réduire les inégalités de genre, initié à la sociologie et dénonçant les « *marqueurs masculins de l'espace public* », avoue remarquer qu'il participe d'une certaine manière à cette reproduction d'attitudes dominantes, en termes de postures par exemple :

*« Quand je vais en soirée, je prends rarement des postures où je suis replié sur moi-même, et plus une posture de confiance en soi, enfin qui pourrait paraître comme ça. (...) Souvent je me retrouve – c'est un peu con de dire ça – à une place valorisée, au milieu d'un canapé ou sur un fauteuil à part, et inconsciemment ça te met en avant parce que tu es à une place plus spécifique que les autres. »*

Les « gestes minuscules » ont un poids considérable, perpétuant ces oppositions des postures et autres gestuelles symboliques intériorisées (Kaufmann, 2014, p.21). Si certains nieront l'existence de ces différences ou n'y verront que la présence de détails marginaux, Kaufmann soulève la question de savoir « si le chemin parcouru n'a-t-il pas été le plus facile, si les obstacles restant à franchir ne sont pas les plus résistants » ? (Kaufmann, 2014, p.166) En effet, la perspective d'évolution de ces inégalités paraît être réduite par ces mécanismes intériorisés, car dans « toutes les sociétés du monde » se produit une « inlassable activité classificatoire, discriminante, hiérarchisante » (Jonckers, Carré, Dupré, 1999, p.296). Ces signes, comme ceux que décrivaient Dorian, sont difficilement perceptibles mais n'en demeurent pas moins essentiels à la persistance d'un rapport de domination entre les genres. C'est précisément cette faible visibilité qui rend ce processus compliqué.

On peut constater cette situation dans le domaine des tâches domestiques, et particulièrement la division et la spécialisation dont elles font l'objet. La division sexuelle du travail domestique résulte d'une répartition genrée du travail, avec la persistance de tâches à vocation féminine, masculine ou mixte dans les représentations (Bihr et Pfefferkorn, 2002, p.133). Malgré les évolutions sociales, l'inégal partage des tâches

demeure une réalité ainsi que la nature des types d'activités effectuées : bien que les écarts et la spécialisation des tâches diminuent, le travail domestique est toujours l'apanage des femmes, ce qui découle de mécanismes reproductifs se trouvant principalement au sein de la famille (Maruani, 2005, p.180). En reproduisant les attitudes observées au sein de la sphère familiale, il existe un risque de participer à son échelle à la perpétuation des inégalités de genre : « *En famille, même de façon inconsciente, on se rend compte que les femmes débarrassent la table, font la vaisselle, alors que les hommes restent à table à boire leur alcool* » (Morgane). On constate donc l'insuffisance des changements sociaux à ce niveau précis, puisque « l'augmentation du travail salarié féminin n'a pas bouleversé les rapports domestiques. » (Kaufmann, 2014, p.160). Les mécanismes qui définissent l'essence du féminin et du masculin, par leur intégration précoce, garantissent cette reproduction d'un partage inégal des tâches domestiques, car la division du travail selon les sexes n'est pas le résultat d'un apprentissage tardif mais découle du « substrat commun » des identités de genre, qui « spécifie les aptitudes, les qualités, les attentes et les devoirs de chaque sexe » (Delphy, 2003, p.56). Le partage inégal des tâches, chez les couples dont les membres rejettent en principe les inégalités de genre, résulterait d'un arrangement à l'amiable, les partenaires étant insatisfaits de ce dernier sans pour autant savoir « comment le modifier sans remettre en question la relation conjugale » (Delphy, 2003, p.57).

Ce constat d'une évolution mitigée se retrouve également dans le domaine de la sexualité, où les rôles et pratiques qui auraient en principe connu une libération demeurent très standardisés. Certains voient au contraire en cette soi-disant libération « l'affirmation d'une idéologie de l'épanouissement sexuel à tout prix », risquant de représenter une nouvelle servitude pour les femmes (Gardey, 2011, p.61). Il s'agirait plutôt d'une « impression superficielle » de libération des femmes sur le plan sexuel, car la « hiérarchie psychologique des rôles des hommes et des femmes dans la sexualité a peu bougé », et va peser sur les possibilités de conduites sexuelles à adopter (Maruani, 2005, p.112). Cela s'observe dans le cas d'Alexandra : comme elle l'expliquait auparavant<sup>8</sup>, elle remet en cause la définition de l'acte sexuel dans les représentations communes. Cependant, ce processus ne s'est pas enclenché facilement : « *C'est quelque chose qu'on a appris au cours de notre relation, on n'aurait jamais pu y penser au début de la relation. C'est clair que*

---

<sup>8</sup> Cf. extrait d'entretien p.58

*quand tu y repenses, au début, tout était hyper normé, hyper conventionnel.* » Malgré les transformations, la sexualité reste marquée par de « doubles standards de sexe qui structurent les conduites », un double standard « lié plus généralement à l'immobilisme de la division sexuelle de la vie domestique » (Marquet, 2004, p.28). Laissant néanmoins place à cet inévitable double standard (Déroff, 2007, p.42), ce rapprochement des sexualités peut, dans le cas des enquêté-e-s qui estiment porter une attention particulière à la présence d'inégalités de genre, s'estomper en conséquence des variables du temps et de l'expérience. Selon Aurore, il est d'autant plus difficile de remettre en cause les modèles de sexualité que les jeunes individus ont dans ce domaine une expérience moins importante que pour le reste des inégalités de genre : « *on est actifs sexuellement depuis moins longtemps que depuis qu'on se pose des questions [nda : au sujet de l'égalité femme-homme].* » Alors, cette « organisation asymétrique de la sexualité s'incorpore aux individus » et légitime les inégalités entre femmes et hommes dans d'autres domaines, « les asseyant sur une prétendue essence psychologique » (Maruani, 2005, p.105-106). L'individualisation de la sexualité se décline donc différemment pour les femmes et les hommes (*ibid.*), ce qui va poser problème pour répondre aux impératifs de plaisir partagé par chacun : « *c'est comme si face à l'autre, on sait qu'il y a une attente, mais on ne sait pas laquelle. La communication est hyper importante...* » (Léo).

Toutes ces formes d'« impositions sociales » sont donc incorporées par les individus, les rendant difficiles à distinguer, et donc complexes à remettre en question. Mais elles sont également imposées extérieurement, cette combinaison expliquant leur puissance (Kaufmann, 2014, p.273).

## 2. Des conventions préservées par une contrainte sociale externe

Cette pression extérieure est en partie impulsée par l'entourage des individus, les personnes proches avec lesquelles ils interagissent et dont le statut est suffisamment important pour influencer sur leur comportement. Les réseaux que côtoie cet individu portent des réalités sociales qui rendent l'autonomie individuelle partielle face à la prénatalité et le poids normatif de ces réseaux (Marquet, 2004, p.60). Leur influence se retrouve sous divers aspects dans les attitudes des personnes rencontrées, et va être appréhendée d'une manière différente par les individus concernés selon la nature de cette influence, générant

à la fois une possibilité de reformulation des dispositions de l'individu mais limitant dans le même temps la portée de cette possibilité.

D'une part, la pluralité des cercles sociaux est à l'origine de la « singularité relative de chaque acteur » (Lahire, 2012, p.129). On remarque ainsi que de nombreux hommes interrogés, évoquant un entourage particulier et qui ne partage pas leurs principes égalitaires, sont incités à modifier leur comportement lorsqu'ils sont en présence de cet entourage. Par exemple, l'influence de leur conjointe est citée pour justifier un tel changement. Il faut noter que souvent, dans les entretiens menés, ce réseau est composé d'un groupe d'amis de longue date, souvent d'autres hommes, et sont donc une première influence à laquelle la conjointe et les autres connaissances aux convictions féministes ou égalitaires s'opposent et forgent de nouvelles références : « *Je n'ai jamais aimé l'humour lourdaud, tout ce qui est sexiste, bas de plafond, mais maintenant, si c'est vraiment vache, ça ne va pas du tout me faire rire, déjà qu'avant ça me faisait partiellement sourire, maintenant ce n'est pas la peine...* » (Léo). On voit ici à travers cette modification comportementale suite à la rencontre de réseaux d'interactions aux orientations différentes qu'un « changement de contexte de socialisation » offre « la possibilité de faire des choix » (Kaufmann, 2014, p.139).

D'autre part, ce réseau d'interactions peut confronter les individus à la puissance des normes sociales et orienter les comportements de ceux-ci. Ces normes peuvent être transmises explicitement et exercer une pression sociale sans que les individus qui l'appliquent ne s'en rendent compte. Etant souvent des proches des personnes concernées, « des collègues, des membres de la famille » (Welzer-Lang, 2007, p.78), cette pression semble se matérialiser par des propos véhiculant un jugement de valeur et catégorisant l'individu de façon arbitraire. Pour Juliette, qui ne se reconnaît pas dans le mouvement féministe, son statut dans son groupe d'amis s'apparente pourtant à ce terme : « *Régulièrement je passe pour l'écolo-féministe, on me taquine un peu !* ». Léo de son côté doit affronter les approches du féminisme de personnes qui y sont extérieures tandis qu'il se reconnaît désormais dans les principes soutenus :

*« Je suis dans une nouvelle classe, les gens ne me connaissent pas et je leur dis que je suis en couple, et souvent quand je dis que ma copine est féministe, la réaction des autres mecs c'est "oh le pauvre, c'est trop chaud à vivre, moi je ne pourrais pas...", Comme si on te plaignait ! Mais je pense qu'il y a quelques années, j'aurais réagi pareil. »*

Ce même phénomène s'illustre particulièrement dans le domaine de la sexualité. Les règles collectives qui canalisent la sexualité en font en effet un « objet de constructions sociales, culturelles, historiques » (Déroff, 2007, p.39), et parfois l'entourage des personnes interrogées peut servir de maintien de l'enracinement de ces constructions. Les standards de sexe précédemment évoqués sont alors utilisés pour stigmatiser les « déviances » (Marquet, 2004, p.28). Ce processus peut se révéler oppressif pour les individus concernés, comme ce fut le cas pour Alexandra :

*« On te renvoie tellement l'image de ça, que c'est ça la norme, que j'ai eu du mal à me dire que ce n'est pas ça que j'aime. Et c'est difficile... Et du coup comme j'en parle avec mes potes, des fois je me prends des trucs dans la gueule... (...) Mes préférences sexuelles c'est la blague, mes potes ça les fait rire, c'est plus dans ce sens-là. Pas dans le sens où elles remettent en question la sexualité normée : elles ne le remettent pas en question, elles se disent juste que je suis un peu particulière. »*

Les « réseaux d'amis et de confidents » participent directement à l'ancrage de la nouvelle normativité sexuelle (Marquet, 2004, p.28). En maintenant un discours et des jugements normés, l'entourage est un obstacle supplémentaire à l'épanouissement du désir féminin, pour qui il est difficile de trouver sa place dans une société dominée par des scénarios sexuels masculins (Maruani, 2005, p.109) : *« Comme si tout le monde s'est mis d'accord que... Que la plupart de gens éprouvaient plus de plaisir dans la pratique conventionnelle. (...) Il y a une espèce de consensus autour de ça. »* (Léo)

Ainsi, que ce soit à travers des mécanismes auto-entretenus ou des acteurs extérieurs, les différences qui génèrent les inégalités de genres parviennent à se fixer dans l'environnement des individus quelles que soit leurs convictions, malgré une évolution a priori favorable à l'égalité des sexes. Face à ce constat, il s'agit alors d'analyser les conclusions qu'en tirent les enquêté-e-s en lien avec la marche vers l'égalité entre les genres.

## C. Atteindre l'égalité malgré les représentations sociales genrées : entre espoir et résignation

Face à la pérennité des divisions et représentations des genres, est-il plausible d'espérer mettre en place des relations égalitaires entre des personnes de sexe et de genre différent ? Il est difficile de savoir si la survivance des oppositions entre les genres et les pratiques égalitaires sont directement interconnectées, mais l'omniprésence des stéréotypes légitime cette interrogation. Les impressions des enquêté-e-s témoignent d'une croyance confuse en l'égalité dans un futur indéterminé (1). Cette conviction se heurte cependant à la vision paradoxale d'une égalité difficilement assimilable à une grande échelle : pour beaucoup, les connaissances et l'environnement nécessaires à l'égalité des sexes sont des caractéristiques qui ne sont pas à la portée de tout le monde (2). Mais même au niveau personnel, agir sur soi semble compliqué : aussi engagés soient-ils dans leur quête d'égalité, les individus et conjoints ont une emprise limitée sur la définition de leur identité (3).

### 1. La conviction d'une pente ascendante vers l'égalité

A travers les divers entretiens menés, le chemin vers l'égalité semble être une possibilité à plus ou moins long terme. Bien que les avis soient partagés et que chacun soit attentif aux multiples facteurs constitutifs des inégalités de genre encore présentes, plusieurs témoignages indiquent chez les personnes rencontrées une réelle croyance en l'application de l'égalité dans la vie de tous les jours, au moins à leur niveau.

Pour plusieurs femmes interrogées, il existe un véritable objectif de mise à distance des normes qui dirigent les modes de vie des individus en fonction de leur genre. Par leurs convictions féministes ou égalitaristes, elles ont acquis des connaissances et des motivations les menant à transgresser les normes qui dominent la féminité, et ainsi « s'émanciper des injonctions imposées par la féminité hétérosexuelle » (Albenga et Bachmann, 2015, p.79). Cela se retrouve notamment à travers des comportements qui contrastent avec les représentations courantes des identités de genre. Par exemple, six des neuf femmes rencontrées se définissent comme désordonnées ou estiment moins

participer aux tâches ménagères que leur conjoint, mettant en avant cette caractéristique pour accentuer leur propension à déjouer les inégalités du quotidien : « *Un truc qui nous aide beaucoup, c'est que je suis extrêmement bordélique, et qu'il est très maniaque. On n'a pas besoin d'y réfléchir parce que naturellement on a des caractères qui s'opposent aux clichés* » (Juliette). Cette opposition aux idées reçues, par laquelle ces femmes tendent à adopter une attitude correspondant aux stéréotypes liés à l'identité masculine, s'observe également dans d'autres domaines, comme celui de la séduction. Marine considère en effet qu'elle « *ne colle pas trop aux attentes* » dans ce domaine, un sentiment partagé par son conjoint Martin : « *C'était plutôt elle l'actrice* ». Ces comportements coïncident avec la définition de l'identité moderne par Singly, pour qui celle-ci « repose sur des revendications de l'authenticité qui mène à la critique des identités assignées », bien qu'il soit « impossible de se débarrasser de celles-ci » (Maruani, 2005, p.50).

Cette spécificité de l'identité actuelle des individus semble prédominer chez les enquêté-e-s, peut-être due à leur relativement jeune âge, comme l'explique Martin, toujours au sujet de l'approche genrée de la séduction : « *Franchement je ne pense pas qu'il y ait encore beaucoup de filles comme ça, dans notre génération en tout cas. (...) En tant que personne de la société moderne, on est habitué à avoir une espèce d'échange en permanence* ». D'après lui, être enfermé dans une catégorie qui détermine son comportement n'est donc pas en phase avec les aspirations des jeunes individus, et cela se traduit dans leur esprit par une nécessaire égalité entre les partenaires au sein du couple. Ce serait particulièrement le cas des femmes, principales victimes des inégalités de genre, et qui ne choisiraient désormais l'option de la relation conjugale qu'à la condition que celle-ci soit épanouissante pour elles (Bihl et Pfefferkorn, 2002, p.109). C'est également la raison pour laquelle l'idée d'une sexualité "libérée" représente « un gain d'autonomie pour les femmes » (Gardey, 2011, p.61). Cette évolution est perçue positivement par les hommes, qui conçoivent l'égalité comme « une évolution logique des hommes, une évolution agréable » : de manière générale, « tout en se distanciant des formes radicales du féminisme, ils adhèrent tous, de près ou de loin, à ses objectifs généraux. » (Welzer-Lang, 2007, p.153)

Ces rapports égalitaires qui sont appropriés en s'éloignant des comportements normés se retrouvent également dans la sexualité, qui, pour certains comme Marine et Martin, représente « *un des domaines où [ils sont] le plus dans l'égalité* ». En effet, malgré

les codes qui régissent les relations sexuelles, il existe dans celles-ci une certaine diversité normative caractérisée par « le discrédit du modèle macho » pour les hommes et « le droit à jouir de leur propre sexualité récemment acquis » pour les femmes (Marquet, 2004, p.60). Charles exprime par exemple un type de comportement sexuel masculin qui sort du cadre plus classique de la virilité : « *Un idéal masculin chez certains mecs un peu intello c'est aussi l'idéal du mec qui se dévoue au plaisir de sa partenaire, par diverses pratiques.* » Les deux partenaires peuvent donc trouver leur compte dans des pratiques sexuelles qui vont se rapprocher d'une égalité dans les dons et parfois les attitudes. Pour autant, « l'adoption de nouveaux comportements typés comme masculins ne préjuge ainsi en rien d'une moindre féminité des femmes » (Déroff, 2007, p.159), ce qui permet aux individus de ne pas rejeter à tout prix les spécificités propres à leur identité de genre pour parvenir à des comportements plus égalitaires. De plus, la conception de cette égalité ne revêt pas pour certaines enquêtées une nature particulière de comportement, ce qui permet de s'adapter à la diversité des pratiques : « *Je trouve que quand on considère le féminisme au sein de la sexualité, on considère toujours que la femme doit dominer, ou que les positions doivent s'inverser, alors que pas du tout. C'est juste prendre plus en compte les désirs en fait* » (Alexandra).

Cette confiance en la concrétisation des convictions égalitaires prend cependant en compte l'affirmation selon laquelle l'égalité est une « valeur qui ne s'impose pas mais se gagne petit à petit » (Maruani, 2005, p.82). Paradoxalement, les personnes rencontrées sont moins optimistes quant à la réalisation d'un tel processus à une plus large échelle.

## 2. Mettre fin aux inégalités, une capacité difficilement assimilable

Si appliquer l'égalité personnellement ou à l'échelle de son couple est souvent considéré comme accessible par les personnes interrogées, celles-ci font preuve de plus de scepticisme concernant sa mise en œuvre au niveau global.

Une des explications entendues au cours des entretiens est la nécessité de prendre conscience de ces inégalités, et parfois explicitement le besoin d'un capital social et culturel suffisant pour y parvenir. Face à l'influence des diverses étapes de la socialisation par lesquelles passent les individus et l'identité de genre qui leur est attribuée, chacun doit pouvoir « déconstruire une double réflexion » qui aboutit à « une double définition des

caractéristiques de ce que seraient le masculin et le féminin, la virilité et la féminité » (Welzer-Lang, 2007, p.17), premier pas vers la réalisation de l'égalité entre les sexes. Or, s'approprier des idées féministes dépend « des dispositions sociales des individus, et s'opère à la condition de trajectoires sociales spécifiques » (Jacquemart et Albenga, 2015, p.16-17). Cette croyance est partagée par plusieurs personnes rencontrées, pour qui la variable du milieu social d'origine va en partie déterminer l'assimilation d'idées et principes égalitaires pouvant orienter la vie quotidienne des individus. Interrogé-e-s sur la possibilité de transposer l'égalité à une plus large échelle, les enquêté-e-s estiment qu'un tel phénomène est peu probable : « *C'est vachement compliqué parce que ça dépend vraiment du milieu social dans lequel tu évolues et de l'âge. J'ai l'impression que les couples de mes amis autour de moi sont assez égalitaires (...) parce qu'on est quand même dans un milieu social favorisé.* » (Martin). Pour Aurore, étudiante en sociologie, on ne « *peu[t] pas lutter contre un déterminisme si [on] n'en [a] pas l'envie et la conscience.* » Ayant le même profil d'études, Dorian explicite d'ailleurs l'apport de la sociologie dans cette optique égalitaire passant par la remise en cause des normes établies : « *Avec ses "lunettes sociologiques", on interprète beaucoup plus des choses qui peuvent paraître comme des acquis qu'on n'a pas besoin de remettre en cause, par rapport à tes pratiques.* » L'influence de l'origine sociale se retrouve alors dans les multiples domaines où les interactions permettent de mettre en œuvre l'égalité entre les individus, telle que la sexualité : « *Je pense qu'en termes de schémas sexuels, chez les mecs intellos, il y a moins de stéréotypes de la virilité qui sont respectés par rapport à d'autres milieux* » (Charles). Comme évoqué précédemment, l'intériorisation des rôles sexués explique la non-perception des différentes formes d'expression de la domination masculine (Maruani, 2005, p.180), et donc l'absence de remise en cause des normes comportementales selon le genre des individus.

L'impact du milieu social sur l'attitude des individus s'observe avant tout dans la reproduction des comportements qu'elle va entraîner. Effectivement, l'apprentissage des comportements se fait avant tout dans la famille, et c'est la transmission de valeurs égalitaires par les parents qui permet aux enfants de repenser « les rôles en dehors de la division sexuelle du travail et de la hiérarchisation des sexes » (Surprenant, 2009, p.112). Surprenant remarque ainsi dans son enquête que « les jeunes qui parvenaient le mieux à instaurer des modes de fonctionnement égalitaires sont les plus scolarisés et ceux qui ont reçu, soit dans leur famille d'origine ou dans une institution d'enseignement, une éducation

à l'égalité. » (Surprenant, 2009, p.113). Ici, les personnes rencontrées font de manière générale un constat similaire, plaçant l'éducation au centre de l'explication des comportements individuels : « *Je pense que ça vient pas mal de l'éducation. Du milieu dans lequel tu vis, ton entourage...* » (Cédric) ; « *Tant que la personne a eu une éducation qui va dans le sens de l'inégalité, j'ai du mal à voir comment même en vivant dans une société la plus égale possible on peut changer* » (Juliette). C'est cette variable de l'éducation qui leur permet d'expliquer que l'égalité est un concept qu'ils peuvent s'approprier : « *je pense aussi au niveau des enfants : nous on est comme ça parce que tout petit, au niveau de notre socialisation, nos parents nous ont appris à tout faire* » (Maëlle). Une fois inculquées, des valeurs étrangères à celles des pratiques égalitaires vont se matérialiser en comportements quotidiens et seront difficile à changer, ce qui explique le constat d'absence d'égalité dans les foyers, y compris au niveau des statistiques : modifier de façon égalitaire les rôles sexués est une expérience neuve et complexe, et ne va donc pas de soi (Heinich, 2003, p.18). Comme le dit Charles, « *quand on prend des personnes déjà socialisées, déjà adultes, ça paraît très compliqué.* »

Cette reproduction de représentations sociales genrées apparaît donc inévitable dans ces conditions, la différence sexuelle étant le « *contraste le plus répandu, évident et important pour la survie des systèmes sociaux* » (Dupré, 1999, p.296). Ce processus est illustré par la tentation des acteurs de justifier certains comportements en leur attribuant une origine "naturelle", provoquant des « *tentatives (...) de les inscrire dans le registre de l'inné, du non modifiable* », tant les différences entre rôles masculins et féminins sont importantes (Welzer-Lang, 2007, p.84). Il semble en effet d'autant plus difficile de déconstruire des comportements lorsque le sien correspond à un stéréotype. La frontière peut parfois s'avérer mince entre le constat de son comportement et sa généralisation, et nécessite une remise en cause constante, comme peut le montrer cette remarque de Maëlle : « *il y a toujours le cliché de l'homme qui ne pense qu'à ça, après nous ça se vérifie parce que Cyril est très porté sur la chose !* » Se remettre en cause participe à une réorientation volontaire de son identité vers une égalité entre les genres dans les interactions de sa vie quotidienne. Mais redéfinir son identité est-il véritablement une possibilité pour les individus ?

### 3. Remodeler son identité d'individu et de conjoint, une prétention illusoire ?

Conséquence du constat d'une socialisation différenciée prégnante dans les comportements individuels, la volonté d'agir pour déraciner ces influences fait figure de geste élémentaire chez les personnes souhaitant matérialiser leurs convictions au quotidien, mais s'apparente à un objectif peu réaliste.

Bien qu'une telle intention soit nécessaire pour atteindre un mode de vie le plus égalitaire possible, modifier en profondeur son identité requiert une emprise sur soi qui semble pour le moins improbable. Pour les acteurs engagés dans le féminisme, vouloir l'égalité entre femmes et hommes correspond à agir pour changer les constructions sociales du masculin et du féminin (Manifeste des mouvements féministes, 2012), mais le substrat commun de l'identité de genre observé précédemment<sup>9</sup> est ancré chez les individus et s'oppose à ce processus. Une opposition qui est intériorisée, résultant d'une « mémoire sociale qui divise les individus entre gestes et idées » (Kaufmann, 2014, p.21). Ce sont les actes qui découlent de celle-ci qui vont finalement juger de la présence de l'égalité dans la vie d'un individu : face à la force symbolique du mécanisme de socialisation différenciée, il ne suffit pas de « savoir que les normes du propre et du rangé sont d'origines sociales et culturelles », il faut également prendre une réelle distance vis-à-vis de celles-ci (Welzer-Lang, 2007, p.79). Cette aspiration semble ainsi inachevée chez Aurore, qui remarque cette frontière entre l'idée et le geste à travers un banal exemple du quotidien :

*« Je sais que moi je déteste passer des coups de fil, et j'ai tendance à dire à Charles "tu veux pas téléphoner à... ?", et je profite un peu de ce stéréotype, du coup ça m'arrange, je déteste ça donc... Et j'entends une petite voix dans ma tête qui me dit : "c'est pas bien !" (rires), "si tu étais autonome, tu téléphonerais toi-même" ».*

Il n'est donc pas aisé dans certains cas d'aller plus loin que la simple reconnaissance de stéréotypes existants. Pourtant, les petites habitudes a priori anodines et sans rapport direct avec une question de genre s'apparentent ici à une parfaite illustration de la difficulté de transformer ses convictions égalitaires en actes quotidiens. Les conséquences de la socialisation différenciée sont prégnantes y compris chez ceux qui espèrent « surmonter du jour au lendemain l'héritage patriarcal » (Welzer-Lang, 2007, p.75), et posent la

---

<sup>9</sup> Cf. Delphy, 2003, p.57

question du moyen par lequel il serait possible de se “déconstruire”. Face aux constats (« *[Il n’y a] pas d’empowerment de la femme dans la sexualité je trouve* », Alexandra), les solutions ne semblent pas toujours exister, particulièrement dans le domaine de la sexualité : « *c’est dur parce que ça touche à des fantasmes, c’est encore plus dur à déconstruire (...). Dans les habitudes quotidiennes tu risques de tuer la facilité de la passion amoureuse en voulant être dans l’égalité, dans la sexualité tu risques de tuer le fantasme !* » (Aurore). Fait intéressant chez certains couples, dont les membres désapprouvent les nombreux clichés qui entourent les spécificités attribuées aux genres masculins et féminins, on retrouve parfois chez les partenaires des caractères qui correspondent à ces stéréotypes. Cinq couples rencontrés sont concernés par cette remarque : dans chacun des cas, les femmes se définissent comme anxieuses ou stressées au quotidien, se laissant facilement guidées par leur émotions, tandis que les hommes sont décrits comme plus calmes, voire flegmatiques. A ces constats partagés par chacun des partenaires s’ajoute le fait que l’apport de l’homme envers sa partenaire va souvent se trouver dans l’acte de rassurer et d’apporter de la sérénité dans la sphère du couple : « *Même dans ce qu’on apporte, on revient au cliché initial : je suis le côté à ne pas paniquer, Marine elle apporte la douceur* » (Martin). Malgré leur volonté de combattre les stéréotypes, les acteurs possèdent des caractéristiques qui coïncident avec ceux-ci, mais ce sont aussi ces particularités qui font d’eux des individus à part entière. Essayer de les combattre génère alors peu d’espoir : « *je pense qu’on ne peut pas se libérer des déterminismes* » (Aurore).

Ce processus s’avère d’autant plus complexe s’il est appréhendé dans le cadre du couple, au sein duquel l’amour apparaît comme un obstacle supplémentaire pour façonner de manière plus égalitaire son identité. Les rapports amoureux font en effet partie intégrante des rapports sociaux, contrairement à ce que Bourdieu laisse supposer dans *La Domination masculine*<sup>10</sup> (Devreux, Fassin et Hirata, 2002, p.60) : « Dans le cadre d’un couple lié par un rapport amoureux, il est difficile de dissocier amour et travail domestique » (*id.*, 2002, p.66). L’amour ne serait donc pas un obstacle à la domination masculine mais une « condition de la durabilité de la domination » (Guionnet et Neveu, 2014, p.372). Parmi les interactions entre partenaires, nous avons vu que les gestes quotidiens et questions matérielles font l’objet d’une remise en cause par les partenaires

---

<sup>10</sup> BOURDIEU Pierre, *La Domination masculine*, Paris : Le Seuil, 1998, 134 p.

interrogé-e-s lorsqu'il s'agit de réfléchir à la répartition des tâches et rôles au sein du foyer.

Un autre aspect de ce sujet est celui des grandes décisions :

*« C'est évident que dans n'importe quel couple les individus sont obligés de sacrifier à un moment ou un autre des trucs, et on sait très bien que la nana qui dit "je laisse tomber mes études pour suivre mon mari" c'est un grand grand grand classique ! Et c'est dur parce qu'il ne faut pas non plus tirer dans l'autre sens » (Aurore).*

Ce dilemme évoqué par Aurore révèle bien que « l'affection et la solidarité ne sont pas synonymes d'égalité » (Dupuis-Déri, 2008, p.159). Facilement assimilable à une « tentative magique » de surmonter les effets de leur passé et leurs éducations respectives (Welzer-Lang, 2007, p.75), la notion d'amour semble s'apparenter à un obstacle supplémentaire pour les partenaires. Leur statut de conjoint accentue l'illusion que représente la volonté d'une modification identitaire tendant vers l'égalité, tout comme il les éloigne de cet objectif.

# Conclusion

---

Thématique en apparence élémentaire mais à la réalité complexe, la concrétisation de l'égalité des sexes est une préoccupation constante pour l'intégralité des personnes rencontrées. Cette égalité peut s'approprier à travers un engagement féministe, dont les interprétations diverses guident le quotidien des acteurs à travers la volonté de parvenir à une autonomie des femmes dans tous les domaines de la société. Surtout, le féminisme se traduit chez les enquêté-e-s par la reconnaissance d'individus égaux quel que soit leur sexe et leur genre. Ces valeurs dépassent le cadre des principes féministes, et permettent d'observer un rejet des stéréotypes de genre en particulier au sein du couple hétérosexuel y compris chez des personnes qui ne revendiquent pas un tel engagement. L'idée d'égalité entre femmes et hommes s'impose comme une évidence chez les personnes interrogées, pour qui les convictions égalitaires représentent le fondement d'une relation de couple entre deux personnes de sexe différent.

Pourtant, l'application de ce principe dans la vie de tous les jours se révèle moins fluide que le laissent penser les discours. La volonté de s'opposer aux modèles parentaux mène les acteurs à repenser leur organisation et les rôles de chacun : les partenaires s'accordent mutuellement une certaine liberté au sein du foyer, mais la vie commune les force à adopter une conduite reproduisant dans une certaine mesure une division sexuée des tâches domestiques. Les convictions féministes et égalitaires se heurtent donc aux contradictions de leur mise en œuvre au quotidien, des contradictions qui ne sont pas niées pour autant. Cet équilibre entre principes et pratiques ne semble cependant jamais s'effectuer au détriment des convictions qui, comme le montre la justification de certains actes par des valeurs féministes, ne sont jamais abandonnées. Pour les membres du couple, tous relativement jeunes, l'égalité entre les partenaires est une réalité car elle se construit au quotidien à travers leurs interactions et l'équilibre trouvé entre le besoin d'autonomie et celui de partager des activités et valeurs en commun.

Pour expliquer ce manque relatif de cohérence dans l'application concrète des convictions égalitaires, les acteurs reconnaissent l'influence des rôles genrés sur leur perception, qu'ils tentent de combattre dans le même temps. Le phénomène de

socialisation différenciée est à l'origine de ce constat : cette expérience est reconnue à travers l'éducation des individus, et désignée comme responsable d'inégalités de statut entre les femmes et les hommes. Malgré cela, l'identité de genre dont ils sont imprégnés n'est pas reniée par les individus, puisqu'elle est partie intégrante de leur être. Ce sont les comportements normés dont elle est le support qui provoquent une volonté de changement chez les personnes rencontrées, une tâche rendue difficile par des mécanismes de pression sociale internes et externes. Finalement, modifier les comportements genrés pour parvenir à l'égalité des sexes en particulier au sein du couple paraît improbable, car au constat d'une progression équivoque de l'égalité dans la société s'ajoute une impuissance à contrôler la nature de son identité individuelle.

Constat essentiel de cette enquête, la présence de contradictions chez les partenaires souhaitant appliquer un mode de vie égalitaire s'appréhende sous plusieurs angles. Tout d'abord, l'égalité des sexes est un principe qui n'est jamais remis en question car elle représente avant tout une idéologie : l'égalité possède une influence globale sur le quotidien, ce qui explique qu'elle ne peut être effacée par une application moins stricte parmi quelques domaines. Au sein du couple hétérosexuel, elle est envisagée à travers l'existence de différences entre les partenaires, puisque les socialisations et éducations propres à chacun ne sont pas niées : certains aspects de leur personnalité seront teintés de l'influence de ces constructions sociales, avec une intensité variable.

Par conséquent, des contradictions ressortent des témoignages de ces individus dans le sens où ils revendiquent la capacité à appliquer l'égalité dans leur quotidien et en même temps admettent l'impossibilité de mettre en œuvre des comportements et un environnement égalitaire de tous les instants. On peut observer l'apport du féminisme qui permet d'évoluer avec cette affirmation, car il est interprété avant tout comme un moyen de supprimer les jugements normés plutôt que comme un "décodeur" visant à détecter toute forme d'inégalité, ce à quoi il semblait destiné à première vue. De plus, la grille de lecture féministe semble faciliter la détection de rapports de domination sous-jacents, amorçant un processus de prise de recul vis-à-vis de certaines pratiques du quotidien, qui représente une étape essentielle dans le but de faire disparaître les inégalités de genre.

Les individus sont voués à vivre avec leurs contradictions, à trouver un équilibre pour les réduire au maximum car personne ne s'estime capable de déconstruire son propre être social, ni n'en a forcément l'envie. Il restera toujours des domaines ou des comportements où l'égalité ne sera pas effective entre la femme et l'homme, car avec la remarque précédente, la multitude d'interactions qui existent au sein du couple ne manqueront pas de provoquer des situations inégalitaires, dont les femmes sont les cibles principales. Ce constat n'empêche pourtant pas les individus de tendre vers l'égalité : la permanence des convictions et la prise de conscience qu'elles révèlent ou confirment leur permet de croire en l'amélioration de la nature des rapports entre conjoints hétérosexuels. Le poids des normes sociales rend la quête de l'égalité des sexes imparfaite, mais celle-ci n'en est pas moins essentielle et pleine de sens pour ceux qui sont investis de ces convictions égalitaires.

# Bibliographie

---

## ⇒ Ouvrages :

- BARD, Christine. *Le féminisme au-delà des idées reçues*. Paris : Le Cavalier Bleu Editions, 2012, 286 p.
- BAUDELLOT Christian, ESTABLET Roger. *Quoi de neuf chez les filles ?* Paris : Nathan, 2007, 144 p.
- BEASLEY, Chris. *What is feminism? An introduction to feminist theory*. New York: SAGE Publications Inc, 1999, 192 p.
- BIHR Alain, PFEFFERKORN Roland. *Hommes-Femmes, quelle égalité ?* Paris : Editions de l'Atelier, 2002, 352 p.
- BOUDON Raymond, BESNARD Philippe, CHERKAOUI Mohamed et al. *Dictionnaire de la sociologie*. Paris : Larousse, 2012, 300 p.
- DEROFF, Marie-Laure. *Homme/Femme : la part de la sexualité*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2007, 226 p.
- DUBAR, Claude. "Dynamiques de la famille et crise des identités sexuées". In DUBAR Claude, *La crise des identités*. Paris : PUF, Collection Le Lien Social, 2000, p.57-94.
- DUPRE, Marie-Claude. "Réflexe sexiste ou réflexion sexuée ? Dynamique de la cognition". In JONCKERS Danielle, CARRE Renée, DUPRE Marie-Claude (dir.). *Femmes plurielles*. Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1999, 300 p.
- GARDEY, Delphine (dir.). *Le féminisme change-t-il nos vies ?* Paris : Textuel, 2011, 144 p.
- GUIONNET Christine, NEVEU Erik. *Féminins/Masculins. Sociologie du genre*. Paris : Armand Colin, 2e édition, 2014, 432 p.
- HEINICH, Nathalie. *Les ambivalences de l'émancipation féminine*. Paris : Albin Michel, 2003, 160 p.

- KAUFMANN, Jean-Claude. *La trame conjugale*. Paris : Armand Colin, 2<sup>e</sup> édition, 2014, 312 p.
- KAUFMANN, Jean-Claude. *Sociologie du couple*. Paris : PUF, 1993, 128 p.
- LAHIRE, Bernard. *Monde pluriel*. Paris : Seuil, 2012, 393p.
- Manifeste des mouvements féministes. *Mais qu'est-ce qu'elles veulent encore !* Les liens qui libèrent, 2012, 64 p.
- MARUANI, Margaret (dir.). *Femmes, genre et sociétés : l'état des savoirs*. Paris : La Découverte, 2005, 480 p.
- MARQUET, Jacques (dir.). *Normes et conduites sexuelles*, Paris : Editions Academia, 2004, 222 p.
- SINGLY de, François. *Le soi, le couple et la famille*. Paris : Nathan, 1996, 256p.
- SINGLY de, François. *Libres ensemble*. Paris : Nathan, 2000, 253 p.
- SURPRENANT, Marie-Eve. *Jeunes couples en quête d'égalité*. Montréal : Les éditions Sisyphe, 2009, 115 p.
- TRAT, Josette. "Mouvement sociaux". In HIRATA, Helena, LABORIE, Françoise, LE DOARE, Hélène, et al (dir.). *Dictionnaire critique du féminisme*. Paris : PUF, 2000, 299p.
- WALCH, Agnès. "Le couple se fait et se défait". In WALCH, Agnès. *Histoire du couple en France*. Rennes : Editions Ouest-France, 2003, p.179-209.
- WELZER-LANG, Daniel. *Utopies conjugales*. Paris : Payot, 2007, 223p.

⇒ Revue :

- ARONSON, Pamela. « Féministes ou postféministes ? », *Politix*, n°109, 2015/1, p.135-158.
- ALBENGA Viviane, BACHMANN Laurence. « Appropriations des idées féministes et transformation de soi par la lecture », *Politix*, n°109, 2015/1, p.69-90.
- DELPHY, Christine. « Par où attaquer le « partage inégal » du « travail ménager » ? », *Nouvelles Questions Féministes*, Vol.22, 2003/3, p.47-71.

- DUPUIS-DERI, Francis. « Les hommes proféministes : compagnons de route ou faux amis ? », *Recherches féministes*, vol. 21, n° 1, 2008, p.149-169.
- DEVREUX Anne-Marie, FASSIN Éric, HIRATA Helena et al., « La critique féministe et La domination masculine », *Mouvements*, n°24, 2002/5, p. 60-72.
- FASSIN Éric. « Au-delà du consentement : pour une théorie féministe de la séduction », *Raisons politiques*, n°46, 2012/2, p.47-66.
- JACQUEMART Alban, ALBENGA Viviane. « Pour une approche microsociologique des idées politiques », *Politix*, n°109, 2015/1, p.7-20.
- PERROT, Michelle. « Histoire des femmes et féminisme », *Journal français de psychiatrie*, n° 40, 2011/1, p.6-9.
- VOUTAT Bernard, ROUX Patricia, MODAK Marianne, et al. « Principe d'égalité et pratiques inégalitaires entre hommes et femmes », *Regards Sociologiques*, n°9/10, 1995, p.21-37.

⇒ Filmographie :

- TISSOT, Florence, TISSOT Sylvie (réal.). *L'Abécédaire de Christine Delphy*, Ed. vidéo Les mots sont importants, 2015, 1 film, 220 min.

# Annexes

## 1. Tableau récapitulatif des entretiens effectués

*Ces entretiens ont eu lieu durant les mois de février et mars. Les conditions de chaque entretien instaurent l'anonymat des personnes interrogées, leurs prénoms ont donc été modifiés.*

Prénom	Durée entretien	Age	Profession	Féministe ?	Durée couple (vie commune)
Morgane	0h45	22	Etudiante	Oui	3 ans (1 an)
François		22	Etudiant	Oui	
Léa	0h40	20	Etudiante	Oui	2 ans (non)
Sacha		20	Etudiant	Oui	
Alexandra	1h45	20	Etudiante	Oui	2 ans et 6 mois (1 an et 6 mois)
Léo		23	Etudiant	Plutôt oui	
Juliette	1h	22	Etudiante	Non	7 ans (6 mois)
Cédric		23	Electricien	Non	
Maelle	1h20	22	Etudiante	Non	4 ans et 6 mois (2 ans)
Cyril		23	Responsable de production adjoint	Non	
Aurore	1h45	24	Etudiante-salariée	Oui	1 an et 6 mois (non)
Charles		24	Etudiant	Oui	
Aline	1h30	22	Etudiante	Oui	2 ans (1 an)
Dorian		22	Etudiant	Plutôt oui	
Marine	1h	25	Attachée d'administration centrale	Oui	6 ans (3 ans)
Martin		26	Ingénieur	Non	
Mélanie	3h30	34	Cadre de la fonction publique d'Etat	Oui	4 ans (2 ans et 6 mois)
Sébastien		34	Directeur d'exploitation de cinéma	Oui (proféministe)	

## 2. Grille d'entretien

### 2.1. Trame :

Ma démarche au cours de ces entretiens visait à constater la teneur des convictions égalitaires des partenaires, découvrir leur comportement lorsque des situations viennent à les impliquer, et observer leur approche d'un éventuel manque de cohérence entre ces deux premiers points. Il s'agit donc d'une articulation principes/actes. Je cherche à observer la représentation qu'ont les acteurs des situations où l'égalité femme-homme est en jeu, puis à voir comment eux agissent étant donné cette représentation.

Mes questions sont adressées à chaque membre du couple individuellement. Elles se tournent d'abord vers la définition par les acteurs des concepts de féminisme, d'égalité, de couple, avec une approche biographique des individus. Cela permet de mettre en contexte les futurs éléments plus détaillés et voir leur approche personnelle de ces thèmes. Puis j'évoque le quotidien du couple, l'organisation des rôles et le sentiment des individus dans le cadre de l'entité qu'est le couple, en lien avec ces concepts d'égalité et de féminisme. Les premiers thèmes concrets apparaissent en général, notamment avec les tâches domestiques. Enfin, j'aborde des domaines précis qui apportent un aspect concret des situations quotidiennes suggérant des interactions entre femmes et hommes ou entre partenaires : l'apparence, la séduction, les relations sexuelles. Cette démarche de mettre en comparaison les approches et les actions des individus, sans préjuger d'une définition acquise de certains termes.

### 2.2. Questions :

- Féminisme et égalité femme-homme : définitions et approche biographique
  - Te considères-tu féministe ? Comment définirais-tu le féminisme ? Cela concerne-t-il les femmes et les hommes de la même manière ? / Si non féministe, quelle importance donnée à l'égalité femme – homme ?
  - Qu'est-ce qui t'as amené au féminisme ? / Quand as-tu pris conscience de ton idéal égalitaire ?
  - De manière générale, quelle est ta représentation de l'égalité entre une femme et un homme au sein d'un couple ?

- Existe-t-il des exemples de couples dans ton entourage qui te servent modèles ou au contraire des exemples que tu ne souhaites pas suivre ?
- Quels mots-clés utiliserais-tu pour définir ta relation de couple, ses valeurs ?
- Comment appréhendais-tu la vie quotidienne avec une personne de sexe opposé avant d'entamer ta relation de couple ?
  - Egalité au sein du couple et organisation du foyer :
- De manière générale, que t'évoque les termes de tâches masculines et féminines au sein d'un couple ? Comment appréhendes-tu cette distinction ?
- Comment se répartissent les tâches domestiques au sein de ton couple (organisation, manière de répartir) ?
- Comment agis-tu dans un cadre où tu n'es pas avec ton ou ta partenaire : remarques-tu des changements dans ton comportement par rapport à des situations où il-elle est présent-e ?
- En général, dirais-tu que l'égalité est respectée dans un couple femme – homme ? Si non, penses-tu qu'un tel objectif est-il atteignable ?
- Dans cette approche égalitaire du couple, es-tu satisfait de ton mode de vie ?
  - Exemple concrets d'interactions entre femmes et hommes : représentation de soi, comportements, rapport aux normes sociales :
- Quelle importance accordes-tu à ton apparence ? A quel point as-tu l'impression de mettre ton côté féminin/masculin en valeur ?
- Comment tu appréhendes la séduction, par rapport à ton identité de femme/d'homme ? Penses-tu qu'il existe un schéma de rencontres amoureuses entre un homme et une femme ? Si oui, comment appréhendes-tu ce schéma ? Comment cela s'est-il passé dans ton cas ?
- Un tel schéma existe-t-il dans les rapports sexuels ? Si oui, en quoi consiste-t-il et comment l'appréhendes-tu ?

- Au vu des domaines évoqués, se comporter en accord avec des schémas ou stéréotypes liés à ton identité de femme/d'homme est compatible avec le fait d'être féministe ? Comment appréhendes-tu ces paradoxes ?
- Par rapport aux différents domaines évoqués, est-ce qu'il y a des comportements que tu as modifiés ?
- Dans votre couple, quel rôle pensez-vous chacun avoir ?

## TABLE DES MATIERES

<b>INTRODUCTION .....</b>	<b>6</b>
<b>I. LE FEMINISME, UN MODE DE VIE GUIDE PAR L'EGALITE FEMME-HOMME .....</b>	<b>15</b>
A. L'IMPACT DU FEMINISME SUR LA VIE QUOTIDIENNE : UNE PERSPECTIVE NOUVELLE INFLUENCEE PAR SES CONVICTIONS..	15
1. <i>Se revendiquer féministe : participer à l'émancipation des femmes à son niveau .....</i>	<i>15</i>
2. <i>Le féminisme comme véritable mode de vie, complexe et global .....</i>	<i>19</i>
3. <i>Féminisme et séduction : s'affranchir des « protocoles » genrés .....</i>	<i>21</i>
B. L'EGALITE ENTRE FEMMES ET HOMMES : UNE NORME ETABLIE ET RECONNUE PAR TOUS .....	24
1. <i>Le féminisme, avant tout une conviction d'égalité entre femmes et hommes.....</i>	<i>25</i>
2. <i>La sphère du couple hétérosexuel : combattre des stéréotypes de genre bien réels.....</i>	<i>27</i>
3. <i>L'idéal d'égalité : une notion de référence évidente.....</i>	<i>29</i>
<b>II. CONFRONTER L'IDEE D'EGALITE AVEC LA VIE DE COUPLE : UNE APPLICATION QUOTIDIENNE</b>	
<b>AMBIGUË .....</b>	<b>31</b>
A. REDEFINIR SOI-MEME LES ROLES DOMESTIQUES : ELUDER LE GENRE, UNE UTOPIE ? .....	31
1. <i>Le rejet des rôles genrés : une tentative de redéfinition très personnelle .....</i>	<i>32</i>
2. <i>Une volonté de liberté au sein du foyer : inventer quotidiennement les rôles pour éviter les stéréotypes.....</i>	<i>34</i>
3. <i>La stabilisation des rôles : le genre, inévitable ? .....</i>	<i>37</i>
B. LES CONVICTIONS FEMINISTES A L'EPREUVE DES CONTRADICTIONS .....	39
1. <i>Face aux tiraillements, une remise en question limitée .....</i>	<i>40</i>
2. <i>Le féminisme comme moyen de supprimer les normes : la justification d'un comportement ambivalent .....</i>	<i>42</i>
3. <i>Egalité et féminisme, des principes jamais désavoués .....</i>	<i>45</i>
C. LES MODALITES DE L'APPLICATION DU PRINCIPE D'EGALITE CHEZ LES MEMBRES DU COUPLE : ENTRE AUTONOMIE ET INFLUENCE MUTUELLE .....	48
1. <i>Le besoin d'autonomie et d'indépendance des partenaires .....</i>	<i>48</i>
2. <i>Une redéfinition identitaire au contact de l'autre : le partage négocié des valeurs égalitaires.....</i>	<i>51</i>
<b>III. LE POIDS DES ROLES GENRES : UN APPRENTISSAGE A LA FOIS ADMIS ET REPROUVE .....</b>	<b>55</b>
A. L'INEVITABLE SOCIALISATION DIFFERENCIEE .....	55
1. <i>L'expérience d'une éducation genrée .....</i>	<i>56</i>
2. <i>Le témoignage des différences et des inégalités .....</i>	<i>57</i>
3. <i>L'identité de genre, pour le meilleur et pour le pire .....</i>	<i>60</i>
B. DES CONSEQUENCES PREGNANTES, MEME CHEZ L'INDIVIDU EGALITAIRE.....	62
1. <i>L'insuffisante évolution des normes de genre : une pression sociale encore très présente .....</i>	<i>62</i>
2. <i>Des conventions préservées par une contrainte sociale externe .....</i>	<i>65</i>
C. ATTEINDRE L'EGALITE MALGRE LES REPRESENTATIONS SOCIALES GENREES : ENTRE ESPOIR ET RESIGNATION .....	68
1. <i>La conviction d'une pente ascendante vers l'égalité.....</i>	<i>68</i>
2. <i>Mettre fin aux inégalités, une capacité difficilement assimilable .....</i>	<i>70</i>
3. <i>Remodeler son identité d'individu et de conjoint, une prétention illusoire ? .....</i>	<i>73</i>
<b>CONCLUSION .....</b>	<b>76</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE .....</b>	<b>79</b>
<b>ANNEXES .....</b>	<b>82</b>